

SAINT-GEORGES-D'ESPÉRANCHE



**LES CAHIERS
DE MAITRE JACQUES**

N° 1 MARS 2019



Les cahiers de Maître Jacques

Cahier n°1 : Mars 2019

Ces cahiers sont un recueil de documents et d'articles réalisés par les Compagnons de Maître Jacques, résultats de leurs recherches sur l'histoire du village de Saint Georges d'Espéranche (Isère).

Maître Jacques de Saint Georges est l'architecte-ingénieur du château de Saint Georges d'Espéranche construit de 1268 à 1271, quand la ville neuve était une place importante du comté de Savoie. Appelé ensuite au service du roi d'Angleterre, il construisit au Pays de Galles plus de trente châteaux dont quatre sont inscrits au Patrimoine Mondial de l'humanité.

L'association « Les Compagnons de Maître Jacques » a été créée en 1989 pour explorer et mettre en valeur le patrimoine Saint Georgeois. Avec l'aide de la municipalité, la sauvegarde des Halles, celle de la grange cistercienne du Guillolet et la mise en valeur des bâtiments restants du château ont été et continuent d'être l'action principale des CMJ. La redécouverte et l'analyse de documents permet aussi aux compagnons de porter à connaissance des événements du passé. Ces cahiers en sont l'expression.

Ce cahier contient :

- **Le dernier seigneur de Saint Georges**, le comte de Lévis qui fut guillotiné en 1792 et dont l'acte d'accusation a été depuis peu retrouvé.
- **Saint Georges, poste avancé savoyard dans le Viennois**. Présenté lors d'une journée d'histoire, à La Roche sur Foron en Savoie.
- **Trois familles et la grande guerre**. Plus de 420 jeunes Saint Georgeois ont participé à la Grande Guerre. Nous avons suivi 6 d'entre eux.

Le dernier seigneur de Saint-Georges d'Espéranche

Marc Antoine II de Lévis

Avant-propos

Des recherches à la Bibliothèque nationale nous ont permis de retrouver l'acte d'accusation révolutionnaire du dernier Seigneur de Saint Georges, acte qui l'a conduit à la guillotine. Cette période très chahutée est aussi celle du démantèlement du château dont les actes notariés du village permettent de suivre ces ventes par parties, enrichissement de certains et destruction d'un riche patrimoine.

Les Compagnons de Maître Jacques vous présentent ce travail de recherche et adressent leurs félicitations à Eliane, Jean-Marc et Jean-Paul.

Origine des Levy (Levi, Levis)

On ne trouve pas trace de ce nom, avant 1179, dans ce qui deviendra la France. Il semble que ce patronyme ait accompagné un retour de croisade.

Le premier Levis dont l'Histoire fait mention fut Philippe de Levis « Saint Nom ». Saint Nom y fut ajouté pour signaler une cité et un domaine dont il fut le seigneur. Il est dit que ce domaine fut considérable. Les Lévis sont devenus très puissants, c'était une famille importante. Ils furent anoblis et devinrent : comtes de Lévis Saint Nom.

L'origine de la famille Lévis est située à Edesse (Syrie), actuellement en Turquie. À l'époque des croisades, elle était la ville principale du comté. Edesse était appelée avant l'arrivée des croisés, Urfalim qui signifie « l'Urfa des Juifs », les chrétiens l'avaient renommé « Sanliurfa » signifiant Saint lieu. Urfa possédait une importante communauté constituée par des lévites, d'où l'origine de leur patronyme, orthographié différemment : Lévi, Lévy, Levis.

Philippe de Lévis a été un lieutenant de Simon de Montfort dans la croisade contre les Albigeois (1208-1218). Le roi de France lui fit don du château de Monségur, occupé précédemment par les Cathares.

En 1789, Antoine de Lévis, seigneur de Saint-Georges et autres domaines, fait partie d'une branche descendante de Philippe de Lévis qui avait quitté Edesse, reconquise par les musulmans en 1144. Trente-cinq ans plus tard un Lévis, de retour en France, prenait le titre de seigneur de Lévis Saint Nom.

Propriétaire à Saint-Georges.

Après le départ des Savoyards en 1355, le formidable domaine de Saint-Georges, terres et château, est confié, leur vie durant, aux serviteurs très méritants du Roi de France, auquel le domaine revient après la mort du récipiendaire. Le château est donc une rente et les possesseurs successifs vont en tirer un maximum de gains. La dépréciation du château est galopante. La valeur du domaine ayant diminuée, une

famille, les de Poisieu, va pouvoir acheter ce domaine et, de succession en succession, il restera dans cette lignée jusqu'à la Révolution.

Depuis le XVIII^e siècle, les seigneurs de Saint-Georges appartiennent à la ligne de la famille de Poisieu.

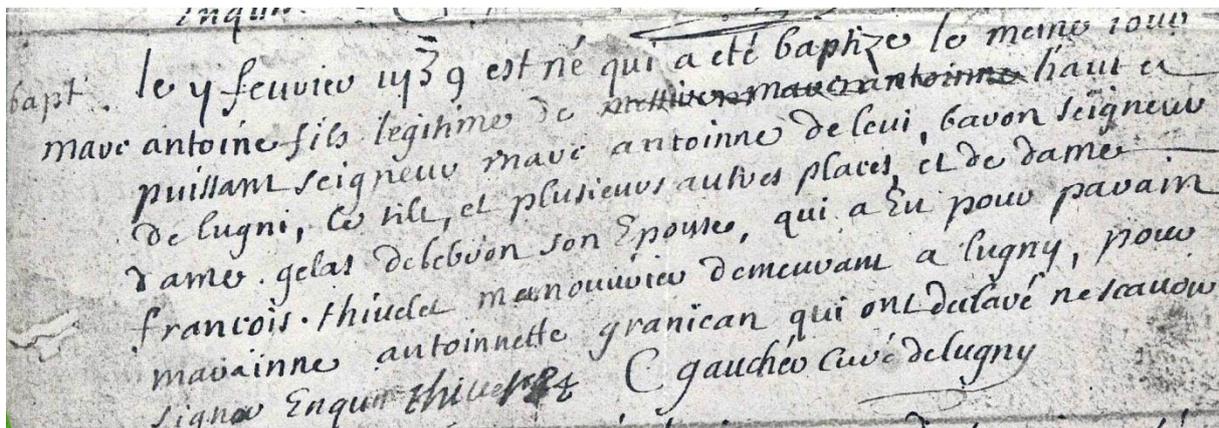
Marie-Françoise de Gelas de Leberon (née en 1707), dame d'Upie, du Passage, de Saint-Georges, arrière-petite-fille d'Hélène de Poisieu, dernière représentante de cette lignée, épouse le 16 février 1733 Marc Antoine 1^{er} de Lévis, baron de Lugny et Charnissay, marquis de Lévis, capitaine au régiment des gardes françaises.

Par ce mariage le château et les domaines de la famille de Poisieu à Saint-Georges deviennent propriétés des Lévis et Antoine devient le nouveau seigneur de Saint-Georges. Leur domaine s'étend sur environ 2500 hectares.

De cette union, naquit Marc Antoine II de Lévis à Lugny-lès-Charolles le 7 février 1739. Il héritera du château de Saint-Georges par sa mère.



Blason des Lévis



Acte de naissance de Marc Antoine

« Le 7 février 1739 est né qui a été baptisé le même jour Marc Antoine fils légitime de haut et puissant seigneur Marc Antoine de Lévi, baron, seigneur de Lugny ... et plusieurs autres places, et de dame Gelas de Leberon son épouse, qui a eu pour parrain François Thivelet manouvrier demeurant à Lugny, pour marraine Antoinette Granican qui ont déclaré ne savoir signer. Enquis et requis. C Gauchéo curé de Lugny ».

Marc Antoine II épouse le 1^{er} décembre 1762 Louise Madeleine Grimod de la Reynière, dame de Clichy-la-Garenne, morte le 11 janvier 1776. Ils auront trois enfants : deux fils Charles-Gabriel (1766-1768), Antoine Louis (1767-1808) et une fille Madeleine Antoinette (1765-1833).

- Charles-Gabriel né à Paris le 19 septembre 1766, décédé le 27 août 1768.

- Antoine Louis, né à Paris le 12 décembre 1767, dont l'éducation a été confiée au père Lot qui se retira par la suite avec son élève à Paris au faubourg Saint-Jacques. Il meurt près de Charolles le 28 juillet 1808, ses chevaux s'emportèrent, se jetèrent à

l'eau dans l'Arconce, il y fut noyé dans sa berline. La femme qui l'accompagnait échappa à la noyade grâce à sa crinoline qui lui permit de flotter.

- Antoinette Madeleine, née à Paris le 14 juillet 1765. Elle fut élevée à l'abbaye-aux-Bois. Divorcée de Gui-Henri-Joseph de Lévis, elle épousa Louis Audéoud (genevois). Ils eurent un seul fils adulte et deux enfants morts jeunes. Elle mourut au château de Lugny le 18 août 1833.

Devenu seigneur de Saint-Georges, héritage de sa grand-mère, Marc Antoine réside le plus souvent à Paris, rue neuve des Petits Champs, paroisse Saint-Eustache, ou dans son château de Lugny.

Occupé par ses activités militaires, guerre de 7 ans (1756-1763), il est rarement à Saint-Georges, seulement sans doute, pour collecter les revenus de ses domaines qui sont gérés par son régisseur Antoine Cléret, notaire à Saint-Georges.

Après bien des demandes, il financera la réparation des halles de Saint-Georges en 1789.

Carrière militaire

Marc Antoine Lévis II est un militaire. Sa carrière se déroule comme suit :

- 1758, à 19 ans, incorporé dans les armées royales au titre de capitaine du régiment de la Reine dans la cavalerie
- 1762, promu colonel du Royal Roussillon
- 1763, nommé capitaine du régiment de Picardie
- 1773, nommé colonel du régiment de Picardie
- 1774, brigadier du 1er de ligne Picardie
- 1781, décoré de l'ordre de Saint-Louis
- 1784, obtention du titre de maréchal de camp
- 7 avril 1789, colonel des armées du roi et chevalier de Saint-Louis, car décoré de l'ordre de Saint-Louis
- 1789, élu député de la noblesse aux états généraux pour le baillage de Dijon.



Ordre de Saint-Louis

Aux archives de guerre, il est ainsi noté « Rempli d'honneurs et de sentiments, il a de l'ambition et un grand désir de bien faire ; mais il est borné »

Son château à Lugny-lès-Charolles (71)

En 1427, Alix de Damas hérite de son frère les biens de la baronnie qui s'étend sur les paroisses de Lugny, Changy, Nochize et Heutefond. Elle épouse Eustache de Lévis. La terre de Lugny va rester dans cette famille jusqu'en 1843.

Marc Antoine de LEVIS hérite de ce bien familial.

Colonel du Régiment de Picardie, il était propriétaire de son régiment. Il regroupait sa troupe en « repos » à Lugny et l'occupait à divers travaux qui consistaient notamment à la construction des routes. Plusieurs de ces chemins sont pavés à la méthode romaine, longtemps on a cru qu'ils étaient d'origine romaine. Les chemins entourant le village de Lugny, étaient tous arborés sur les deux côtés, par une rangée de frênes, ceux-ci dominants, de chênes et d'ormeaux. Chaque parcelle était entourée de haie vive.

Les importants travaux réalisés au milieu du 18e siècle, ainsi que beaucoup d'autres



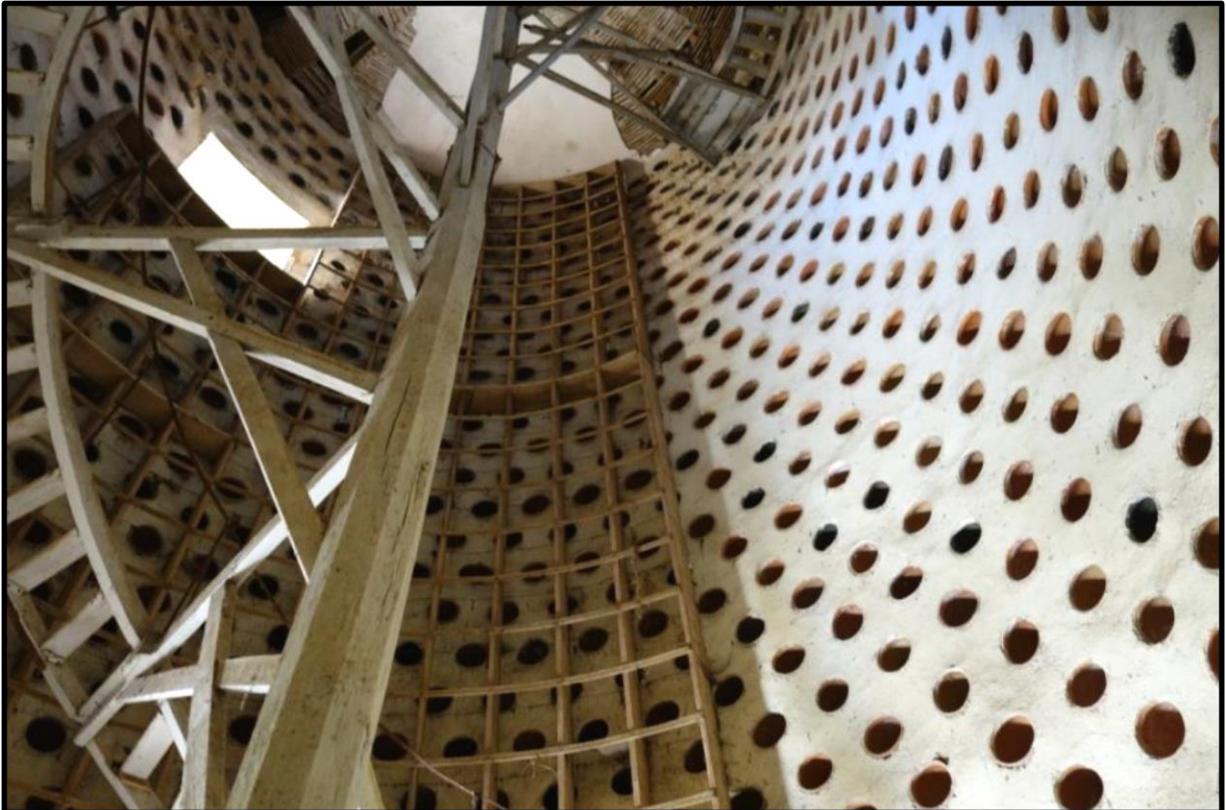
Château de Lugny

telle la démolition du château fort, l'édification du nouveau château et ses communs, l'agencement de plusieurs gros domaines agricoles, actuellement toujours en place, la construction du pigeonier ainsi qu'une digue en terre très importante pour supporter une des routes mentionnées ci-dessus, l'aménagement du parc et du potager d'un hectare de surface, le creusement d'un tunnel de 700 mètres destiné à l'alimentation en eau du château et de ses dépendances ont mis en valeur le domaine. Cette époque devait être un véritable « rucher » pour la commune avec une main-d'œuvre très importante. Le village de Lugny lui doit beaucoup.

En très mauvais état, le pigeonier a été restauré en 1977. Le nombre de niches du pigeonier équivalait au nombre d'hectares de la propriété. C'est une curiosité locale. Selon un inventaire réalisé en 1797, Antoine de Lévis possédait à Lugny : 2229 ha 80 a 09 ca. Le total de ses biens s'élevait à 1.011.293 francs soit environ 5.056.465 euros (en 2016). Le 7 avril 1795, le franc devient monnaie nationale et remplace la livre tournois. 1 livre tournois = 20 sols = 240 deniers équivalent à 5 euros en 2016.



La retenue d'eau



Le pigeonnier

Le seigneur de Saint Georges, comte de LEVIS dans la tourmente révolutionnaire

Nous appellerons notre personnage LEVIS, sans particule, pour respecter les exigences de la Révolution française.

Le 7 avril 1789, LEVIS est élu député de la noblesse aux Etats généraux, pour le baillage de DIJON.

A cette époque, il est domicilié dans son château de LUGNY en Saône-et-Loire.

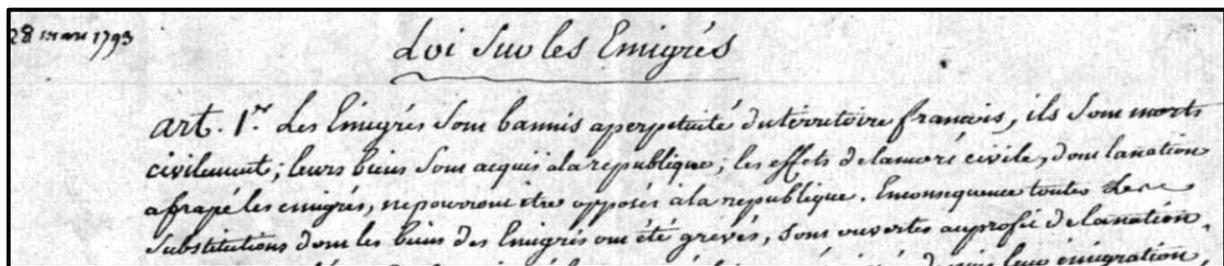
Les Etats généraux sont ouverts du 5 mai 1789 au 9 juillet 1789.

L'Assemblée nationale devient constituante, elle établit les fondements d'une monarchie constitutionnelle.

LEVIS, qui est un militaire, opine alors avec la droite de la Constituante, sous l'influence du marquis de CHOISEUL La BAUME commandant des baillages de VITRY et CHAUMONT.

Cette alliance ne manquera pas de lui être reprochée plus tard par le tribunal révolutionnaire, et c'est dans la même charrette qu'ils seront tous deux conduits à la guillotine.

Après la tentative de fuite du Roi (20 juin 1791), le 10 août 1792 la monarchie de Louis XVI est renversée. Il est créé une nouvelle assemblée : la Convention. ROBESPIERRE met en place un Tribunal révolutionnaire en mars 1793. La Terreur est officiellement déclarée par la Convention, le 5 septembre 1793.



Extrait de la loi sur les Emigrés

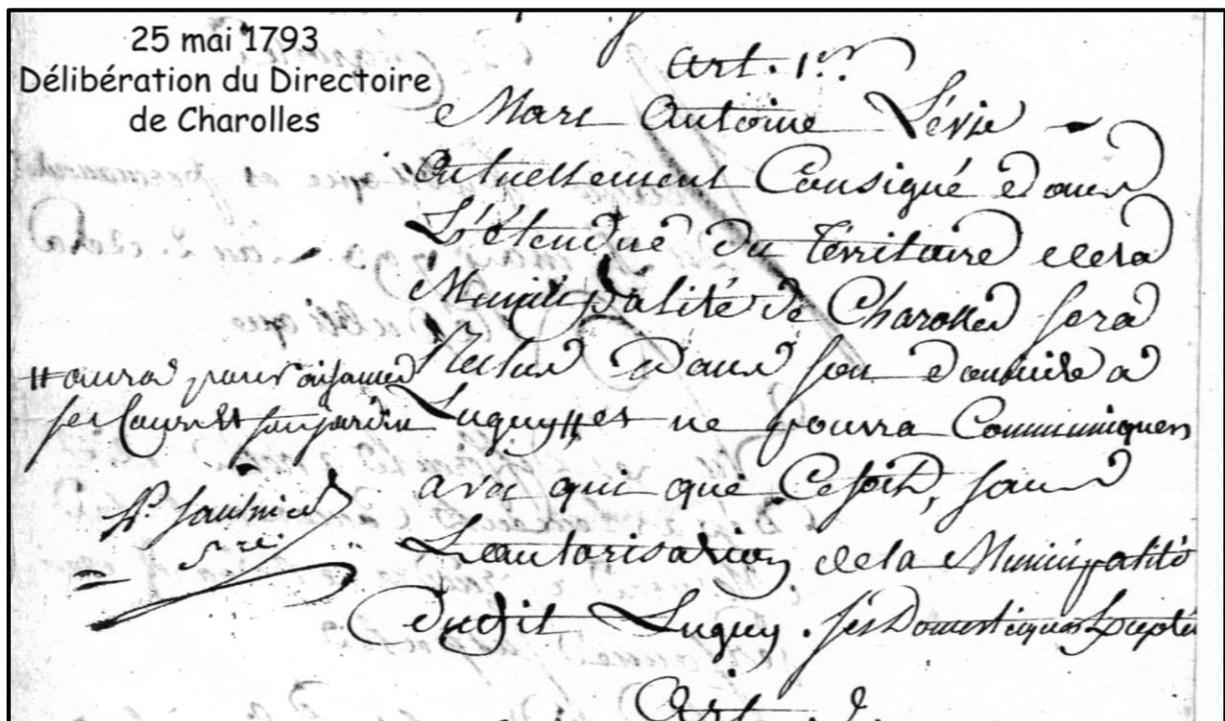
LEVIS quitte alors le territoire français via BOULOGNE, il n'existe aucune trace de ce bref exil, mais dans son acte d'accusation qui sera analysé plus loin, il reconnaît son départ et son retour conformément à la loi du 8 avril 1792 qui organise les modalités de retour des émigrés.

Il se réfugie dans son domaine de LUGNY.

Le dimanche 1er Septembre 1793 - en suite de la loi du 17 Juillet qui supprime sans indemnité tous les droits féodaux - les papiers et titres trouvés dans les archives du château de St Georges, après triage, ont été transportés et amoncelés sur la place publique et le feu a été mis par les officiers municipaux. On a vu ainsi au milieu des flammes finir les vestiges de la féodalité.

Au cours de cette cérémonie qui s'est passée dans le plus grand ordre, neuf registres ou cueillerets LEVIS ont été de même jetés dans les flammes.

Le 25 mai 1793, le Directoire du district de CHAROLLES par séance publique, consigne LEVIS dans son domaine de LUGNY.



Consignation de Levis dans son domaine

Il a pour aïeule ses cours et son jardin, sans pouvoir communiquer avec qui que ce soit sans l'autorisation de la municipalité de LUGNY, ses domestiques exceptés, et ce aux motifs suivants :

« A constamment regardé les citoyens au-dessus de sa jadis puissance.

« A publié qu'il se faisait gloire et honneur d'être aristocrate.

« A souffert avec complaisance qu'il fut nommé Monseigneur le Comte de LEVIS.

Le 29 mai 1793, le même Directoire assouplit les termes de la délibération du 25 mai précitée et autorise à nouveau LEVIS à voyager à l'intérieur de la République. Il lève moyennant caution le séquestre de ses biens meubles et immeubles.

Ce répit sera de courte durée pour LEVIS. Par un nouvel arrêté du district de CHAROLLES du 12 mars 1794, il est transféré à PARIS pour être traduit devant le Tribunal révolutionnaire.

Par jugement du 1er mai 1794 signé par les citoyens FOURVIELE, MAIRE, DELEAGE et DENIZOT juges, et suivant un acte d'accusation rédigé par le sinistre Antoine Quentin FOUQUIER TINVILLE, accusateur public du Tribunal révolutionnaire, il est alors prévenu d'intelligence avec les ennemis de l'état, dans les termes suivants : examen fait des interrogatoires subis par le prévenu, des pièces produites, il en résulte que : l'ennemi de la République a épuisé tous les moyens, et que ses tentatives et ses efforts sont impuissants contre elle, et n'ont d'autres effets que d'attirer sur sa tête coupable le glaive vengeur de la loi.

Enfin, LEVIS ex-constituant, est un de ceux qui a protesté contre la Constitution de 1789, « non pas en ce qu'elle avait anéanti un désir du peuple, mais en ce qu'elle n'avait pas « ajouté encore à son esclavage ».

« Il en résulte qu'il est sorti du territoire français pour préparer de la part du tyran, par des négociations voisines, l'asservissement du peuple français. Il prétend être rentré avant la loi, par des certificats de résidence qu'il s'est procuré à prix d'argent. « Il est déclaré émigré, il ne doit être envisagé que comme un ennemi du peuple et qu'il n'est sorti du territoire français que pour conspirer.

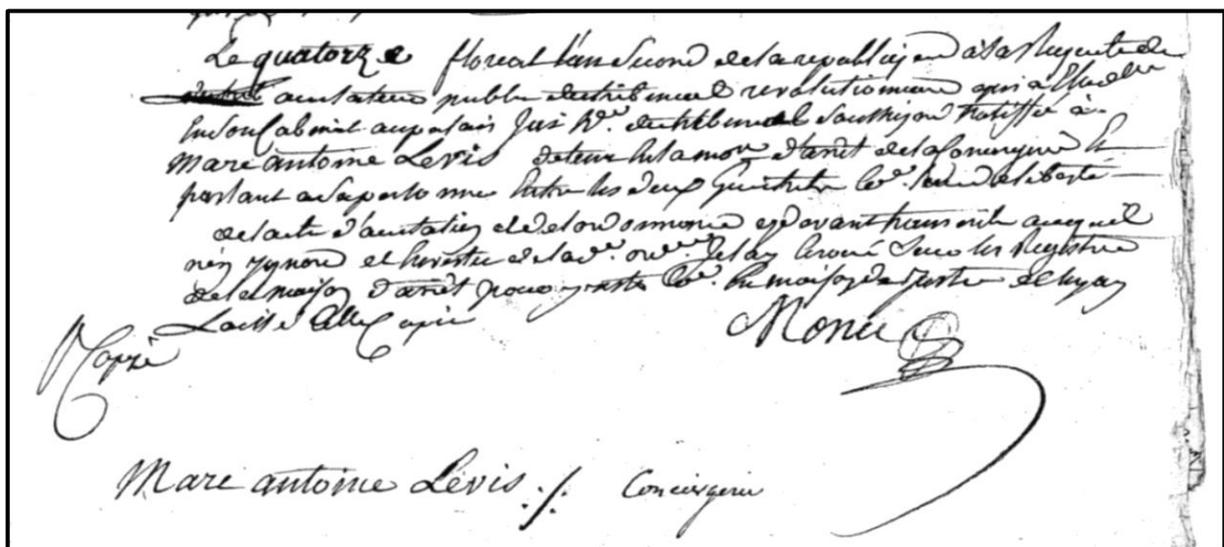
FOUQUIER ordonne alors que le prévenu LEVIS soit écroué sur les registres de la maison d'arrêt de la Conciergerie pour y rester en maison de justice.

L'huissier MONU notifie ce jugement à LEVIS le 14 floréal an II (3 mai 1794 en calendrier grégorien) à travers les barreaux de sa cellule à la Conciergerie.

Le 4 mai 1794, les charrettes sont alignées dans la cour de mai au pied du palais de justice.

Les condamnés au nombre desquels se trouvent LEVIS et CHOISEUL sortent à l'appel de leur nom, les bras liés dans le dos. Ils sont hissés dans les voitures sous le regard haineux et les injures de la foule massée derrière les grilles.

Puis, c'est la traversée de PARIS en commençant par le pont du Change. Les charrettes parviennent en un peu plus d'une heure à la porte Saint Antoine et débouchent sur la place du Trône. A la droite de ce qui était l'octroi, s'élève la guillotine.



Notification du jugement donné à Levis

Les condamnés sont alignés dos à la guillotine, Charles Henri SANCON le bourreau effectue alors son travail avec deux aides dont son propre fils.

Le dernier voyage s'effectue à la nuit tombée pour rejoindre la porte charretière du cimetière de Picpus, ou plutôt celui des Errancis rue Monceau dans le 8ème arrondissement. Celui-ci servit en 1794 de lieu d'inhumation ordinaire en fosses communes pour 1119 personnes guillotines pendant la Révolution du 25 mars au 10 juin. C'est dans ce cimetière que fut ensevelie Mme Elisabeth, soeur de Louis XVI le 10 mai 1794.

Il est difficile de clore le récit de la fin tragique du dernier Seigneur de Saint-Georges, sans rappeler qu'un an plus tard, soit le 7 mai 1795, l'accusateur public de son procès

Antoine FOUQUIER TINVILLE (celui qui envoya à la mort 2600 hommes et femmes après des parodies de justice ne donnant lieu à aucun appel) fut conduit à son tour à l'échafaud avec plusieurs de ses complices. Il y monta le dernier, et à ce moment on le vit frissonner et pâlir. On put croire alors qu'une fois dans sa vie il avait connu le remords.

En mai 1795, attendant son exécution du fond de sa geôle, on lui prête ses mots qui résument l'homme « Je ne suis qu'une hache, peut-on condamner une hache ? »

Jusqu'au 21 septembre 1792, DANTON signe 800 textes dont la loi du 28 mars 1793 qui instaure la mort civile des émigrés et la confiscation de leurs biens.

Le château de Saint-Georges et ses dépendances, délaissés par LEVIS qui tente de s'exiler, est alors acquis à la République. En août 1794, s'ouvre le procès de la ville de Saint-Georges contre le sieur Lévis.

Le directoire du district de VIENNE, compétent en la matière, met alors en vente par adjudication les biens confisqués de « l'émigré LEVIS ».

Le 17 frimaire (7 décembre 1794) Antoine VOLLAND et le citoyen Claude PERENET sont désignés par la Commune pour assister à l'adjudication.

Celle-ci a lieu deux jours plus tard le 9 décembre 1794, et c'est Antoine VOLLAND qui est déclaré adjudicataire du château et de ses dépendances pour la somme de 44.300 livres (1 louis d'or valait 24 livres). Cette somme a été stipulée payable en neuf fractions le 8 décembre de chaque année et sous l'obligation de démolir les tours et autres signes de féodalité, de combler la partie des fossés nord sur toute sa longueur ainsi que la moitié des fossés au levant et au couchant du château, enfin de démolir le mur fort dans la partie nord, le tout suivant le plan joint au rapport du citoyen JARS notaire expert du 27 juin 1793.

Qui était Antoine VOLLAND ?

Antoine VOLLAND citoyen de Saint-Georges, était cultivateur.

Il est nommé procureur sous la Révolution, chargé sans voix délibérative de défendre les intérêts de la commune. Cette fonction de procureur résulte des dispositions de l'article 28 du décret du 14 décembre 1789 concernant l'élection des nouvelles municipalités.

Le 10 frimaire an III (30 novembre 1794) on retrouve Antoine VOLLAND dans une délibération communale en qualité d'Agent National de la commune, membre du comité de surveillance créé par décret de la convention du 21 mars 1793.

Ce comité était une sorte de milice, chargé dans chaque commune de veiller à l'application des lois révolutionnaires, des mesures de sûreté générale et de salut public, de la traque des étrangers, des prêtres réfractaires et des nobles.

Le comité était également habilité à procéder à l'arrestation des personnes trouvées sans cocarde tricolore. Il décernait des mandats d'arrêt contre les personnes suspectées, et c'est d'ailleurs par l'entremise des comités de surveillance que la Terreur se généralisera en France du printemps 1793 à l'été 1794.

C'est pendant cette sinistre période que LEVIS tentera en vain de s'exiler, mais qu'il terminera sa vie sur l'échafaud.

De nombreuses délibérations communales attestent du zèle d'Antoine VOLLAND qui jusqu'à l'an VIII et la chute du Directoire va multiplier les séances et les arrêtés, notamment :

- pour faire la guerre à la religion
- pour arrêter le son des cloches (interdit par la loi) en apposant des serrures dans le clocher.
- pour défendre à tous les individus de se déguiser pour éviter tous les abus qui pourraient se commettre.

Et c'est ce personnage qui le 9 décembre 1794 (seulement six mois après l'exécution de LEVIS) va se retrouver adjudicataire du château de Saint-Georges.

Que va-t-il en faire ?

De procureur, à agent national zélé, le citoyen Antoine VOLLAND va se révéler « un redoutable marchand de biens ».

Il va tout simplement, avec la complicité de ses deux frères (François et Nicolas) procéder au démantèlement du château, et anéantir la résidence préférée de la cour des Comtes de SAVOIE, une des plus belles oeuvres de l'architecte Maître JACQUES.

- Une première partie des bâtiments comprenant cinq membres d'habitation est revendue à DUCHET par acte de JARS notaire le 2 février 1795 moyennant le prix de 25.500 livres, payable comme suit :

- 5500 livres comptant
- et 9 échéances annuelles de 2222,60 livres payables directement entre les mains du directoire de VIENNE en lieu et place d'Antoine VOLLAND, ce que les juristes appellent un prix de vente payé par subrogation.

Il n'est pas interdit de penser que les 5500 livres payées comptant n'ont jamais été reversées au Directoire, mais sont restées acquises à Antoine VOLLAND en rémunération de ses services.

- Une deuxième partie des bâtiments comprenant une tour est revendue à Jean VELEIN (ou Vellin) par acte du même notaire le 10 février 1795 moyennant un prix de 10 000 livres payable à terme en 9 échéances annuelles directement entre les mains du directoire par subrogation d'Antoine VOLLAND.

- Cet acte de vente comporte également pour VOLLAND l'obligation à ses frais de faire tomber les couvertures des deux bâtiments cédés, respectant ainsi partiellement les engagements pris lors de son achat par adjudication.

De nombreuses ventes par subrogation vont suivre, effectuées notamment par François et Nicolas, frères d'Antoine VOLLAND.

Ainsi une vente du 30 germinal an III (1795) constate la cession par François PAVANOT à Nicolas VOLLAND de 5 fosserées de vigne, moyennant le prix de 4300 livres payable en 9 échéances directement au directoire du district de VIENNE. (Une fosserée était une unité de surface approximative et correspondait à la surface de vigne qu'un homme peut piocher en une journée).

Enfin un acte de JARS notaire public du 10 pluviôse an IV (30 janvier 1796) contenant subrogations respectives, entre : Antoine VOLLAND, François VOLLAND et Antonin SERVANIN. Aux termes de ce contrat, Antoine VOLLAND subroge son frère dans la propriété et jouissance de la moitié de l'article d'immeubles séquestrés de l'émigré LEVIS formant le n°5585 des enchères compris au procès-verbal du directoire de VIENNE. Laquelle moitié d'immeubles Antoine VOLLAND avait été lui-même subrogé de la part d'antonin SERVANIN qui en avait été adjudicataire en premier. Par ce même contrat François VOLLAND subroge son frère Antoine de la partie d'immeuble séquestrée du même émigré LEVIS formant le n° 5594 des enchères.

Malgré l'absence de description des parties du château concernées, on peut penser qu'il s'agit d'une partie importante à en juger par le prix de la transaction qui avait été de 26 333 livres 6 sous et 4 deniers (sachant que 12 deniers faisaient 1 sous et 20 sous une livre.)

Ce contrat difficile à analyser illustre cependant les nombreuses tractations et spéculations qui ont eu lieu lors du démantèlement du château. Quant à la meilleure partie des terres rattachées au domaine, elle a été achetée à l'époque de la Révolution pour quelques assignats et était devenue la propriété, plus ou moins légitime, d'anciens serviteurs de LEVIS, entre autres de son régisseur le sieur Laurent CLERET qui se vit à la tête de trois vastes propriétés : Malatrait, la Blache et Froidière à côté du bourg.

En septembre 1797, l'ingénieur des Ponts et Chaussées Chabard décrit le château et rappelle que le mur fort et une tour doivent être détruits pour éviter que des rebelles (royalistes) s'en emparent. Ce ne sera que vers 1840 que la place du village sera créée à l'emplacement des douves et du mur fort.

Conclusion

En essayant de retracer minutieusement la vie du dernier Seigneur de Saint Georges, nous espérons pouvoir cerner d'avantage le personnage, mais force est de constater, suite à la consultation de nombreux documents, que Marc Antoine II de LEVIS ne fut pas un grand personnage.

Seule la carrière militaire semble avoir intéressé notre personnage, sa brève tentative politique sous la Révolution lui ayant coûté la vie.

On peut retenir qu'à Saint-Georges, après de nombreuses demandes, il financera la réfection de la halle de 1789.

On peut ajouter qu'un de ses ancêtres, le Chevalier de Levis a fondé la ville de Levis au Canada, en face de la ville de Québec.

Sources de documentation :

- Archives de VIENNE
- Archives départementales de GRENOBLE
- Archives nationales de PARIS
- Archives notariales de Saint Georges-d'Espérance
- Histoire de Saint Georges par l'Abbé Royer
- Archives de la mairie de Saint Georges-d'Espérance
- Ouvrage de Georges MARTIN « histoire et généalogie de la maison de LEVIS » (2007)
- Revue Mémoire Brionnaise n°20, dans laquelle Emile GERBE retrace la vie d'Antoine Louis de LEVIS, fils de Marc Antoine II de LEVIS
- Précieux commentaires de l'historien Jean LAUVERNIER, de LUGNY lès CHAROLLES (Saône et Loire).

Nous adressons aussi nos vifs remerciements à monsieur le Marquis de GRAMONT, propriétaire actuel du château de LUGNY, pour son aimable accueil.

Saint Georges d'Espérance, poste avancé savoyard aux XIII^e et XIV^e siècles

par R.M. Faure et Y. Pons, Compagnons de Maître Jacques
cmj@cmj-stgeorgesdesperanche.fr

RESUME

De Pierre II à Amédée V, la ville de Saint Georges d'Espérance, en Nord-Isère, joue un rôle prépondérant dans l'extension du comté de Savoie vers le Rhône en aval de Lyon. Cette position stratégique est attestée par le séjour de papes et du roi d'Angleterre, ainsi que par l'extension de la ville et la construction d'un château innovant par « Maître Jacques de Saint Georges », qui est considéré par l'UNESCO comme le plus grand architecte militaire de son temps. Avec le rattachement de Lyon au royaume de France en 1312, ce passé savoyard florissant s'estompe peu à peu pour disparaître après le traité de Paris en 1355. Cet article s'attache à mettre en valeur la politique d'expansion de la Maison de Savoie vers l'ouest. Il rapporte également les avancées utilisées dans la construction du château d'agrément de Saint Georges décrit comme « palacium » dans les documents de l'époque et pris pour modèle par quatre châteaux gallois inscrits au patrimoine mondial de l'UNESCO (Caernavon, Harlech, Conway et Beaumaris).

Saint Georges d'Espérance fait partie du Viennois médiéval (actuellement dénommé Bas-Dauphiné ou Nord-Isère).

Saint Georges d'Espérance est un bourg agréable, perché (400m) sur une colline mollassique des Balmes viennoises, à mi-chemin entre Vienne et Bourgoin-Jallieu, à 35 kilomètres au sud-est de l'agglomération lyonnaise. Le plus ancien document citant Saint Georges est daté de 857, mais son existence est certainement plus ancienne, sur le chemin celte N-S de Sibuenche et sur



Fig 1 : La voie romaine et le chemin de Corneuz

le chemin de Corneuz qui quitte la voie romaine Vienne-Chambéry à Oytier-Saint-Oblas (« 8^e borne ») pour rejoindre la cité de Beauvoir de Marc (« Bellovidere »), résidence estivale des notables romains viennois. (Fig_1) La construction de la ligne du TGV sud, au pied de la colline de Saint Georges (Fig_2), a mis à jour des vestiges de cette époque gallo-romaine.

En 1117 la fondation de l'abbaye de Bonnevaux entraîne un profond aménagement du territoire. Les Cisterciens vont mettre en valeur, autour de Saint Georges d'Espérance, un vaste territoire (estimé à plus de 5000 ha) suite à de nombreux legs et donations. Ce vaste territoire sur lequel des granges « champs et bâtiments » apparaissent est appelé « Grange de Péranche ». Un des



Fig 2 : Le village resserré sur sa butte, château au premier plan à gauche en 1950

bâtiments de cette époque, grange à trois nefs, a été restauré et est inscrit à l'inventaire complémentaire. Il sert actuellement de lieu pour des expositions historiques. (Fig_3)



Fig_3 : La grange cistercienne du Guillolet

Le contexte Savoyard au XIII^e siècle.

Les enfants de Thomas I^{er} de Savoie (1177-1233) ont de l'ambition pour agrandir et défendre leur territoire menacé au Nord par le Saint Empire Romain Germanique et à l'Ouest par le Dauphiné. En fait, les limites territoriales Savoie-Dauphiné sont floues depuis le partage du Viennois en 1030 par l'archevêque Burchard et il faut sans cesse affirmer ses possessions par mariage ou guerre. Béatrice, fille de Thomas, devient Béatrice de Provence par son mariage. Ses quatre filles, avec l'aide politique des autres fils de Thomas, vont devenir toutes reines, notamment Marguerite, épouse de Saint-Louis, roi de France et Eléonore, épouse d'Henri III, roi d'Angleterre. Pierre, un des fils de Thomas, rejoint vers 1240 l'Angleterre où sa nièce est reine depuis son mariage avec, en 1236. Cette proximité avec le pouvoir (un autre fils de Thomas, Boniface, est archevêque de Canterbury) permet à Pierre de s'enrichir en acquérant facilement de nombreux domaines. En 1263, la fronde des barons anglais contre les Savoyards ramène Pierre sur le continent.

Le Viennois savoyard se constitue peu à peu grâce aux transactions de Pierre II et de Philippe I.

Au XIII^e siècle, la basse vallée du Rhône est un axe commercial et culturel majeur. Les savoyards aimeraient y être des acteurs de premier plan. Le premier pont sur le Rhône en 1190, le passage d'armée pour les croisades, le concile de Lyon de 1245 attestent de cette activité. Philippe évêque de Valence, un autre fils de Thomas est élu archevêque de Lyon en 1246. La ville de Lyon dépend du Saint Empire Romain Germanique, bien éloigné et qui s'en préoccupe peu. Lyon serait une avancée importante pour le comté de Savoie.

Pour surveiller Lyon, Pierre II saisit deux opportunités territoriales. En 1246 Pierre achète Fallavier à la famille Bocsozel et en 1249, il acquiert des seigneurs de Beauvoir de Marc, ruinés par la croisade, les terres de Septème et Bonnefamille. A ce moment-là, Saint Georges fait partie des terres de Septème. Faire de Saint Georges une place forte est acté par la construction d'une muraille de plus de trois kilomètres dont il subsiste des tronçons et la base d'une tour d'enceinte défendue par deux archères et une porte avec herse. En 1250, du fait d'une mauvaise gestion financière, les moines de Bonnevaux vendent à Pierre le territoire de la Grange de Péranche. L'acte de cette vente est conservé à la Bibliothèque Nationale. Saint Georges devient la ville nouvelle (« villa nova ») de Saint Georges d'Espéranche. D'autres acquisitions suivent et en 1268, à la mort de Pierre, l'idée de faire un château princier à Saint Georges se concrétise. C'est son frère, Philippe, qui abandonnant l'archevêché de Lyon, devient comte de Savoie et va superviser la construction du château.

Saint Georges entre dans la politique d'expansion territoriale des comtes de Savoie vers l'ouest.

A partir de la vieille ville, appelée le Fond de ville, la ville nouvelle s'organise suivant trois rues comme à Yverdon. Elle est ceinte de murailles, possède de nombreux étangs alentour et deux grandes forêts giboyeuses à proximité. Elle possède quatre portes et plusieurs tours dont, au moins une, possède une petite garnison défendue par une herse et des archères.



Fig_4 : Porte avec herse d'une tour, actuellement restaurant

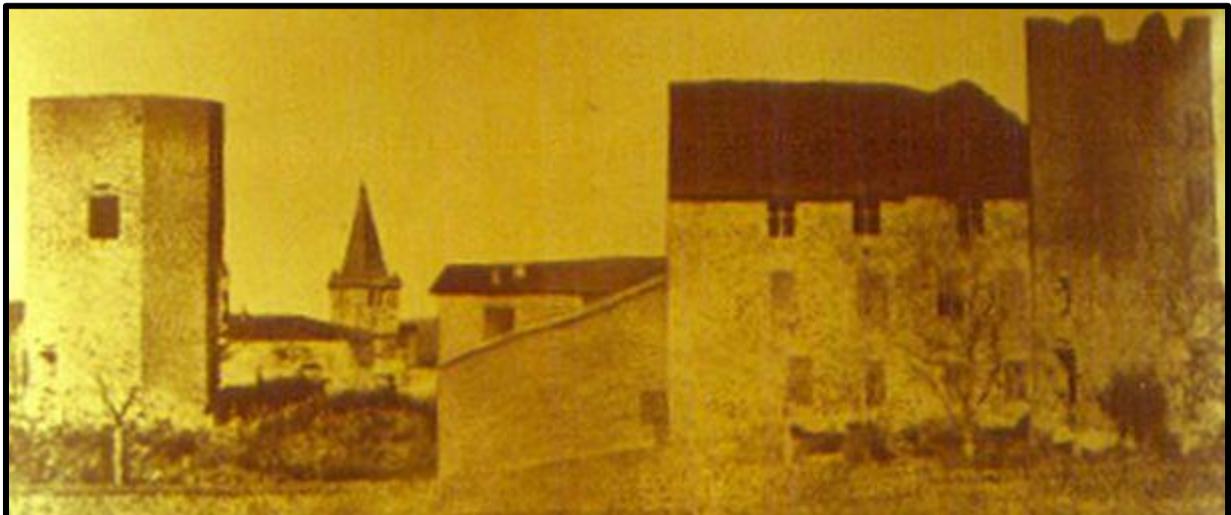
Le château de Saint Georges d'Espéranché constitue l'un des éléments de la stratégie mise en oeuvre par les comtes de Savoie.

Pour les comtes de Savoie, le nouveau château de Saint Georges d'Espéranché ne peut être qu'un simple château à vocation défensive mais il doit être également une résidence princière : il est décrit dans les documents de l'époque comme un château d'agrément, un « palacium » qui possède un jardin d'agrément. Sa conception et sa construction sont confiées à un certain Maître Jacques.

Qui est Maître Jacques ?

Il est le fils de Maître Jean, avec qui il vient en 1270 de terminer le château d'Yverdon au pays de Vaud. Ses derniers appointements à Yverdon sont datés de 1271. Durant la construction du château de Saint Georges qu'il dessine et surveille, Maître Jacques est aussi appelé sur de nombreux autres chantiers. Son activité est connue surtout par la comptabilité écrite que Pierre a introduite en Savoie, à l'image des usages Anglais. Cette comptabilité montre que Maître Jacques est devenu un proche du comte, qui lui confie diverses missions. Il a la responsabilité de nombreux chantiers, quelquefois en collaboration avec un autre architecte Jean Mésot. A côté d'une intense activité pour les châteaux du Viennois et de la Bresse (La Côte-Saint-André, Saint-Laurent-du-Pont, Voiron, Montmélian, Bourg-en-Bresse, Châtillon-sur-Chalaronne, et autres places), il est toujours à l'oeuvre dans les bailliages de Vaud et du Chablais. Avec Jean Mésot, il supervise la reconstruction de Romont après l'incendie de 1274. Il est aussi au nord du pays de Vaud où il doit renforcer la présence alors stratégique de la Savoie dans les démêlés des comtes de Savoie et des Habsbourg. Il est également impliqué dans les importantes transformations qui touchent le château de Chillon.

Pour Maître Jacques le château de Saint Georges d'Espéranché est son « chef d'oeuvre » car il y fera référence et s'appellera par la suite -en Angleterre- Master James of Saint Georges.



Fig_5 : Photo du château de Saint Georges vers 1890, depuis, la tour à gauche a disparu, la tour à droite a été réduite de moitié et le bâtiment a perdu un étage.

Du château de Saint Georges, il ne subsiste que la tour sud-est et deux corps de bâtiments. Une photographie (Fig_5) de la fin du XIX^e siècle montre que les bâtiments ont depuis été diminués d'un étage et la tour réduite de moitié. Cette dernière présente un parement de moellons de mollasse jaune brun grossièrement taillés. Ce même matériau forme les encadrements de taille des ouvertures et les chaînes d'angle en harpe de la tour. Les courtines adjacentes sont encore relativement bien conservées, avec les restes de baies à croisée de pierre et d'une gaine de latrines à la jonction avec la tour. Cette gaine de latrines est une des caractéristiques de l'oeuvre de Maître Jacques. Pour les actuels corps de bâtiment à l'Est et au Sud, on a réemployé une bonne partie des structures de l'ancien, comme en témoignent les traces d'une grande porte en arc brisé donnant à l'origine dans la cour intérieure. Un plan de 1794 montre l'édifice avec son gros oeuvre encore pratiquement conservé dans son intégralité. Le château se présente comme un rectangle presque carré de plus de

40 mètres de côté, cantonné de quatre tours, non pas circulaires mais octogonales, qui seraient les premières de ce type à apparaître dans le domaine savoyard. Elles sont toutes d'égales dimensions, aucune ne joue apparemment le rôle de grande tour. Ces tours sont percées de trois archères dans les parties basses, dont deux commandaient les courtines adjacentes. En revanche, les courtines en étaient sans doute dépourvues car l'étage inférieur était aussi dévolu à l'habitation, d'après les restes de la baie à croisée et en arc surbaissé du même type que celles de l' « aula » du château d'Yverdon, en effet elle est située à peine plus haut que les archères basses de la tour. Le plan de 1794 montre également que l'accès se faisait par une courtine libre de corps de logis et que ceux-ci ne s'étendaient que sur deux côtés. Un troisième bâtiment, édifié sur les lices Ouest, n'est pas forcément plus tardif que les autres. Il pourrait avoir abrité à l'origine les dépendances, en particulier des ateliers et des écuries. Les lices renfermaient aussi les jardins et vergers d'agrément du comte, où il passa même certains actes. Un large fossé humide, de 9 à 16,5 mètres d'après le rapport accompagnant le plan de 1794 entourait complètement ce château-palais. Ce fossé était limité par des murs en pierre de taille, retrouvés lors d'une fouille en 1993.

Eléments d'architecture nouveaux

Dans son étude des châteaux de Maître Jacques, Arnold Taylor, archéologue médiéviste anglais, relève les éléments d'architecture suivants comme marques des innovations de ce dernier.

- • Echafaudage hélicoïdal fixés sur l'ouvrage dans des trous de boulin encore visibles
- • Arcs pleins cintres.
- • Dessin unique des latrines (Fig_6)
- • Archères d'un nouveau genre.
- • Fenêtres à meneaux (Fig 7)



Fig 6 : Vue actuelle de la façade Est du château. On reconnaît la gaine des latrines et la voûte de la fenêtre qui éclairait la chapelle. La tour a été diminuée de moitié fin vers 1890 et crénelée en 1980.

La Saint Jean 1273

A la Saint Jean 1273, le comte Philippe reçoit dans son château de Saint Georges, son petit neveu Edouard, fils de sa soeur Béatrice reine d'Angleterre, qui revient de la dernière croisade, celle commencée avec Saint Louis. Il revient pour devenir le roi Edouard 1^{er} mais il ne sera intronisé roi que le 18 Août 1274 à Londres, à l'abbaye de Westminster du fait de l'indisponibilité du clergé occupé au concile de Lyon. Cette visite est une fête.

Le futur roi découvre un château d'un genre nouveau et y rencontre sans doute Maître Jacques (A ce jour, aucun document ne permet de certifier cette rencontre). Entre les deux hommes d'âge égal s'établit une estime réciproque qui va faire basculer la carrière de Maître Jacques. Quand, en 1278, Maître Jacques devient en Angleterre « Master James of Saint Georges », c'est pour y construire, à la demande d'Edouard 1^{er}, le plus formidable système de places fortes d'Europe dont les quatre châteaux les mieux conservés sont inscrits au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO : Caernavon, Harlech, Conway et Beaumaris. La construction de cet ensemble de châteaux forts est pour imposer la domination anglaise sur le Pays de Galles. Les comptes de ces châteaux existent et mettent en évidence les échanges entre la Savoie et l'Angleterre, de nombreux acteurs de la construction ayant suivi Maître Jacques reviennent en Savoie. Maître Jacques lui-même revient en Guyenne en 1308 pour y construire, pour le compte de l'évêque de Bordeaux, le futur pape Clément V, les châteaux de Villandraut et (Fig_8) de Roquetaillade, situés dans l'actuel département de la Gironde.



Fig_7 : Cour intérieure du château de Saint Georges

Saint Georges d'Espéranche devient un poste avancé savoyard à l'Ouest de la Savoie.

Nous avons souligné la visée des comtes de Savoie sur la ville de Lyon et un accès à la vallée du Rhône dont ils possèdent le cours supérieur. Succédant à Pierre, Philippe, qui réside très souvent au château de Saint Georges poursuit cette politique d'acquisition pour renforcer les implantations du Viennois. En 1270, il achète les terres de La Côte Saint André, à l'extrême sud des possessions savoyardes. La ville nouvelle de Saint Georges d'Espéranche et son château (Fig _6) est le siège du bailliage du Viennois, c'est aussi un lieu important de rencontre et de séjour des seigneurs de cette époque où se déroulent plusieurs événements.



Fig_8 : Le château de Villandraut

Le 4 décembre 1270 est célébré le mariage princier entre Hippolite, fille de feu comte palatin de Bourgogne, et Aymaret de Valentinois.

En 1272, le futur Amédée V épouse Sybille de Baugé qui apporte en dot, la Bresse à la maison de Savoie.

Le 2 avril 1273, Béatrice de Savoie, fille de Pierre et veuve du Dauphin Guigues, se remarie avec Gaston de Béarn en présence d'une délégation anglaise, Sir John de Bonovillario, Edmond de Lancaster, John de Vessey et Roger de Clifford.

En juin 1273, le futur roi d'Angleterre, accompagné de son fidèle Otton de Grandson, séjourne à Saint Georges.

En novembre 1273, le pape Grégoire X qui se rend au concile de Lyon s'arrête au château, comme il le fera à son retour du concile.

En 1275, Philippe alloue une charte de liberté aux « bourgeois de Saint Georges d'Espéranche » à laquelle s'ajoute, en 1280, une dispense d'affranchissement des péages de Venissieux, de Saint Symphorien d'Ozon et de Fallavier.

Amédée V, qui succède à Philippe en 1285, poursuit cette ambition de faire jouer au comté de Savoie un rôle politique important. En 1295, c'est à Saint Georges qu'il marie sa fille, Agnès de Savoie avec Guillaume III, fils du comte de Genève. Mais c'était aussi au château de Saint Georges que meurt son épouse Sybille le 27 Mai 1294. En 1303, puis en 1308, y sont signés des traités de paix avec le comte de Genève. En 1306, le pape Clément V, dont les châteaux en Guyenne (Villandraut et Roquetaillade) ont été bâtis sous la direction de Maître Jacques, arbitre une trêve entre le comte de Savoie et le Dauphin Jean II.

Cette ambition est altérée par la nomination du nouveau dauphin Humbert 1^{er} de La Tour du Pin, qui refuse d'être le vassal de Philippe. Une première guerre s'en suit de 1283 à 1286. Trois autres suivront. Curieusement, malgré la quasi-ininteruption de la guerre entre Savoyards et Dauphinois pendant près de soixante-dix années, il n'y a aucune trace de bataille à Saint Georges ; le château a dû être épargné des assauts, sans doute parce que la forteresse est imposante avec une nombreuse garnison.

Mais toute cette activité ne suffira pas car une autre puissance veille. Les rois de France, qui surveillent le territoire outre Rhône depuis la tour de Valois en face de Vienne (tour qui prolonge et défend le pont de pierre sur le Rhône, entre royaume et empire) sont aussi résolus à agrandir leur territoire. Profitant d'incessantes querelles entre clergé, princes et bourgeois, le roi de France s'est imposé comme protecteur de la ville de Lyon dès 1289. A contre coeur, c'est l'archevêque de Lyon, un autre Pierre de Savoie qui, sous la pression de son oncle Amédée V, signe en 1312 le rattachement de Lyon au royaume de France. Ce ralliement au roi de France a-t-il pour but de sauvegarder les possessions savoyardes en Viennois ? Amédée, qui a été un guerrier en participant à de nombreuses campagnes connaît bien l'état des forces militaires de l'époque et son rapprochement avec le roi de France lui permet de protéger ses possessions. L'installation de la cour des comptes par Amédée V en 1296, à Chambéry en est une des premières manifestations de ce retour près des cols alpins. Le « transport » du Dauphiné à la France en 1349 va entraîner l'abandon des espoirs savoyards vers le bas Rhône.

Le traité de Paris de 1355

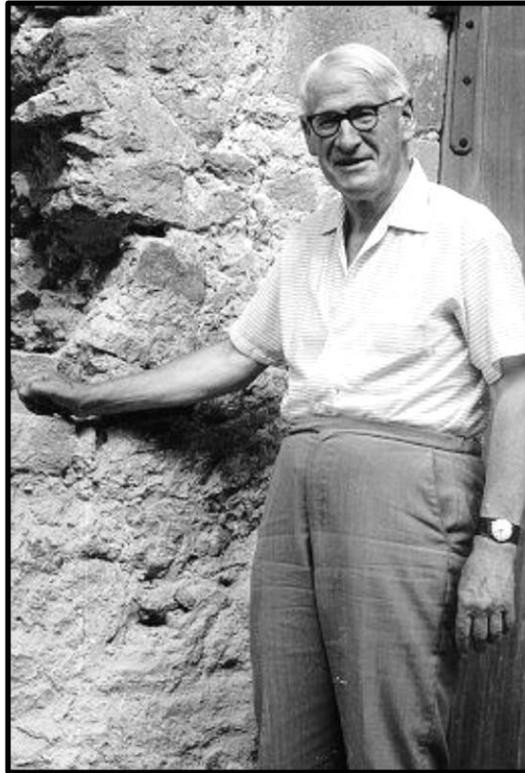
Edouard 1^{er} de Savoie qui succède à son père Amédée en 1325 poursuit les bonnes relations avec la France. Il quitte Saint Georges et confie à Jean de Bagnols la châtelainie de Saint Georges. Aymon frère d'Edouard, lui succède en 1329 et recherche la paix avec le Dauphiné et Genève, car la querelle sur les territoires perdure. Amédée VI, le comte Verd, devient comte en 1343, épouse Bonne de Bourbon, nièce du roi de France, et négocie avec le roi Jean le Bon le traité de Paris du 5 Janvier 1354. Les limites de la Savoie et de la France dont le Dauphiné fait maintenant partie sont fixées sur le Guiers. Jean de Bagnols est confirmé possesseur du château sa vie durant, jusqu'en 1360, date à laquelle Jean de Loris prend, au nom du roi de France, possession du château.

Saint Georges d'Espérance et Beauvoir en Royan ont des destins liés par l'histoire.

Après le départ des Savoyards, Saint Georges d'Espérance, ex ville frontière tombe dans l'oubli et un rapprochement avec le sort de Beauvoir en Royan est évident. Beauvoir en Royan a été la résidence du dernier dauphin Humbert II où il fit construire un superbe château parfois appelé à notre époque le « Versailles dauphinois ». Comme pour Saint Georges d'Espérance, remplacé par Chambéry, Beauvoir en Royan est remplacé par Grenoble, et leurs châteaux vont quasiment disparaître. De plus la guerre de cent ans qui commence en 1337 et la peste qui arrive dès 1347 à Valence vont accélérer cet oubli. Seul Borne Caqueran, seigneur engagé du roi de France, avec le titre de seigneur de Saint Georges, rappellera glorieusement le nom de Saint Georges, lors de la bataille d'Anthon le 11 Juin 1440, artisan de la victoire sur une coalition anglo-savoyarde et le Dauphiné restera français. Saint Georges d'Espérance s'est endormi, il se réveillera en 1909 à l'arrivée du chemin de fer.

En guise de conclusion

L'arbre généalogique sommaire ci-joint, des enfants de Thomas I de Savoie montre un enchevêtrement des familles et les rapports de force étaient biaisés par ces liens parentaux. Les guerres Dauphiné-Savoie sont une querelle familiale qui affaiblit les belligérants. Le rêve savoyard s'est alors effondré face à la puissance militaire de la France.



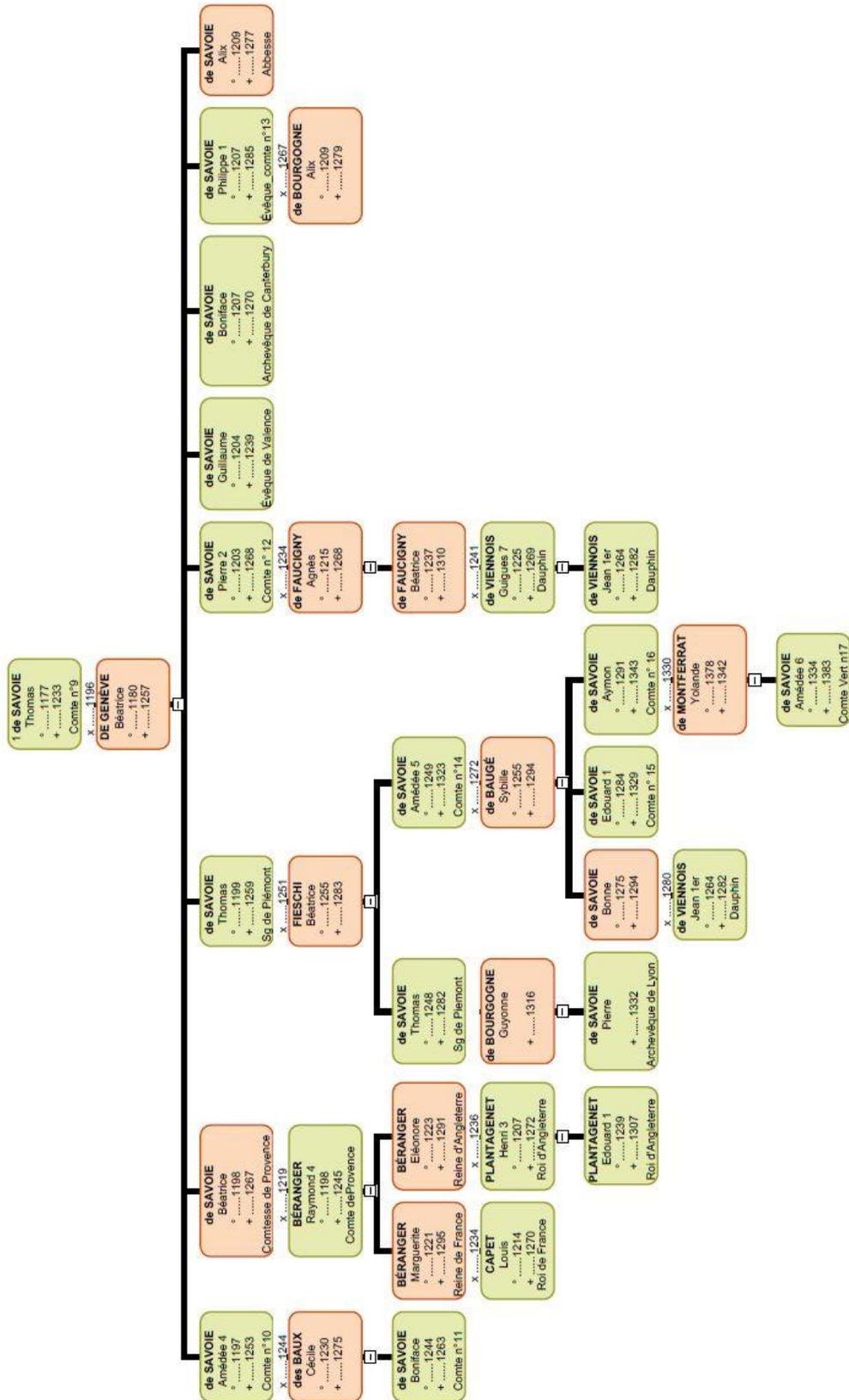
Fig_9 : Arnold Taylor au château de Saint Georges d'Espérance en 1994

Mais pendant presque un siècle la petite ville de Saint Georges d'Espérance a donc été une des résidences favorites et stratégiques des comtes de Savoie. C'est Arnold Taylor, (1911-2002) historien anglais (Fig_9) qui recherchant le maître maçon des châteaux gallois, Maître Jacques de Saint Georges, retrouve la ville d'où il tient son nom. Arnold Taylor, (chief inspector of ancient monuments) qui aimait venir à Saint Georges d'Espérance a été nommé citoyen d'honneur de la ville. Les Saint Georgeois lui doivent beaucoup pour la découverte de leur histoire.

Bibliographie

- Arnold Taylor, 1953, The castle of Saint Georges d'Espérance, The Antiquaries Journal, vol XXXIII, pp33-47.
- Arnold Taylor, 1977, Castle building in the 13th century Wales and Savoy, British Academy vol LXII, pp265-292
- Arnold Taylor, 1985, Master James of Saint Georges, pp64-98, in Studies in Castles and Castle Building, Hambledon Press 1985, 315p.
- Joseph Cottaz, 1963, Beauvoir de Marc, son histoire, La ville et le château, ed Ternet-Martin
- Les Compagnons de Maître Jacques, 2008, Glanes d'histoire, Saint Georges d'Espérance, ed. CHR-au pied de la lettre, 472p.
- Daniel de Raemy, 1998, Châteaux, donjons et grandes tours dans les états de Savoie (1230-1330), Vol 1, 428p. Cahiers d'archéologie romande.

Généalogie simplifiée des personnages de cette période.



Les Compagnons de Maître Jacques

Association d'histoire de St Georges d'Espéranche

présentent

dans le cadre du centenaire de la victoire de 1918

Trois familles dans la guerre

Joséphine et Jean Baptiste



Auguste



Félix



Adeline et Jean-Louis



Emma et Joseph



Marius (à la guerre)



Histoire de trois familles lors de la grande guerre

Dans notre famille j'ai entendu, enfant, cette histoire de trois sœurs promises à trois frères, mais que la grande guerre a empêché. Le centenaire de cette guerre et les bases de données, généalogiques et militaires rendues accessibles par internet, centenaire oblige, ont permis de mieux préciser cette histoire. Il y a en fait trois familles, une apparue en fin de guerre pour combler l'absence de celui qui n'est pas revenu. Donc deux familles de soldats, chacune avec trois frères, et la famille des trois sœurs. Les deux familles de trois frères sont de Saint Georges d'Espéranche, car avant 1939 la commune de Saint Georges était bien plus vaste qu'aujourd'hui.

Tous les livrets militaires des enfants de Saint Georges ayant participé à la grande Guerre sont accessibles sur le site des Compagnons de Maître Jacques qui les ont rapatriés depuis les sites d'archives. La lecture de ces livrets indique les régiments d'affectation des soldats et une recherche simple sur l'histoire des régiments permet de connaître le calvaire de ces soldats dans une guerre barbare et sans fin. C'est avec ces données que ce document a été construit.

Présentons ces trois familles en ne gardant que les trois personnages de chaque fratrie.

- **Famille A** : trois frères nés à Saint Georges. **Jean-Louis** né le 01/12/1889, **Joseph** né le 07/09/1891, **Marius** né le 04/08/1893
- **Famille B** : trois frères nés à Saint Georges. **Auguste** né le 18/12/1887, **Jean-Baptiste** né le 17/03/1890, **Félix** né le 25/04/1897
- **Famille C** : trois sœurs nées dans un village limitrophe. **Adeline** née en 1891, **Joséphine** née en 1894, **Emma** née en 1896

Avant la guerre, les trois sœurs de la famille C sont promises aux trois frères de la famille A.

Les carrières militaires sont longues car pour ceux des années 90 il y a le service militaire de près de trois ans, qui s'ajoute et ces soldats seront partis pour certains, plus de huit années hors de leurs foyers.

- **Jean-Louis** est incorporé le 2 Octobre 1910, et sera libéré le 27 Septembre 1912. Rappelé par la Mobilisation Générale du 1^{er} Août 1914, il arrive aux armées le 2 Août 1914, comme chasseur, il sera libéré le 10 Mars 1919.
- **Joseph** est incorporé le 2 Octobre 1912, au 12^{ème} régiment de hussards et sera libéré le 11 Août 1919.
- **Marius** est incorporé le 28 Novembre 1913, en campagne dès le 2 Août 1914, tué le 27 Septembre 1915 pendant la bataille de Champagne à Souain.

- **Auguste** est incorporé le 8/10/1909 jusqu'au 24/09/1911. Rappelé par la Mobilisation Générale du 1^{er} Août 1914, il arrive au 5^{ème} Régiment d'infanterie le 3 Août 1914 jusqu'à sa libération le 6 Mars 1919.
- **Jean-Baptiste** est incorporé le 10 Octobre 1911 jusqu'au 4 Novembre 1913. Rappelé par la Mobilisation Générale du 1^{er} Août 1914, il arrive aux armées le 3 Août 1914 et sera libéré le 11 Août 1919. Il est plusieurs fois blessé, évacué, il terminera la guerre avec le 221^{ème} régiment d'artillerie de campagne.
- **Félix** est incorporé le 7 Janvier 1916 et rejoint son régiment de cavalerie le 8 Janvier 1916. Il restera au 4^{ème} régiment de chasseurs d'Afrique. Libéré le 26 Septembre 1919 après un long périple dans les Balkans.

Pour chaque soldat, le livret militaire permet de reconstituer son parcours militaire, et avec l'histoire de chaque régiment accessible sur Internet d'approcher sa vie quotidienne.

Auguste est incorporé le 8/10/1909 jusqu'au 24/09/1911.

Rappelé par la Mobilisation Générale du 1^{er} Août 1914, arrive au 99^{ème} Régiment d'infanterie le 3 Août 1914 jusqu'à sa libération le 6 Mars 1919.

- Aux armées NE du 3/9/14 au 6/8/17
- Intérieur simple du 7/8/17 au 10/10/17
- Aux armées NE du 11/10/17 au 6/3/19

Il est cité à l'ordre du régiment le 26 Juin 1918.

Soldat dévoué, travailleur consciencieux et très zélé. Par son bon moral et son exemple permanent est un puissant facteur de réconfort pour la compagnie. A assuré en ligne le ravitaillement rendu très difficile par le bombardement et notamment le 18 Avril 1918. Croix de guerre, étoile de bronze.

Le 99^{ème} a participé, depuis Napoléon, à toutes les grandes batailles de l'histoire de France. En 1914 il est en casernement à Vienne, il participe à la campagne des Vosges, puis du 26/9/ au 6/10/15 à la seconde bataille de Champagne, en 1916 il est à Verdun, en 1917 au chemin des dames, et en 1918 à la bataille de la Lys en Belgique. La tradition est donc assurée, le 99^{ème} est bien de toutes les batailles. Où était Auguste quand il est cité à l'ordre du régiment ? Le 18 Avril 1918, il est au cœur de la bataille de la Lys, sous des bombardements.

Extrait de l'Histoire du 99^{ème} RI.

La **bataille de la Lys**, également connue sous le nom de **quatrième bataille d'Ypres** ou de **bataille d'Estaires** (en Allemagne : *Vierte Flandernschlacht*), fait partie de l'ensemble des offensives allemandes dans les [Flandres](#), l'opération Georgette conçue par le [général Ludendorff](#) pour reprendre [Ypres](#), au cours de la [Première Guerre mondiale](#). La bataille de la Lys s'est déroulée du [9 avril 1918](#) au [29 avril 1918](#). L'état-major allemand bénéficie du renfort des troupes ramenées de Russie à la suite de la paix signée avec les soviets ([traité de Brest-Litovsk](#)). La seconde division portugaise, commandée par le général [Gomes da Costa](#) (qui deviendra plus tard [président du Portugal](#)), avec approximativement 20 000 hommes, perd environ 300 officiers et 7 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers, en résistant à l'attaque de quatre divisions allemandes, fortes de 50 000 hommes, de la VI^e armée allemande commandée par le [général von Quast](#). Le 9 avril 1918, à 4 heures, des obus tombent sur les positions britanniques basées entre [La Bassée](#) et [Armentières](#). À 8 heures, la [6^e armée allemande](#) attaque les 55^e, 40^e et 34^e divisions d'infanterie britanniques, et la [2^e division d'infanterie portugaise](#). Les Allemands ont l'avantage du brouillard. Le 10 avril, les Allemands prennent [Messines](#) aux troupes britanniques d'[Afrique du Sud](#). Ils prennent aussi [Estaires](#) à la [50^e division d'infanterie française](#). Au nord d'Ypres, les Belges tiennent leur front sans désespérer malgré plusieurs assauts allemands. Pour les Anglais et les Français, c'est au [mont Kemmel](#) que la lutte est la plus rude. Le 25 avril, les [416^e](#), [99^e](#) et [22^e régiments d'infanterie](#) doivent tenir le [mont Kemmel](#), ils subissent une violente attaque d'obus. À 6 heures, ils sont attaqués par une division de l'[Armée bavaroise](#) avec des [Minenwerfer](#). La possession de la hauteur du mont Kemmel donnerait aux Allemands un avantage considérable. Malgré une percée allemande sous les ordres du général [von Quast](#) les alliés tiennent et, finalement, le 2 mai, la quatrième bataille d'Ypres s'achève sans que l'armée allemande du front nord puisse espérer atteindre son objectif qui était de déferler vers la France par les ports de la côte belge et française. Plus au sud, le général [Foch](#), commandant en chef des armées alliées, qui prépare ce qu'il veut être l'offensive décisive sur la Somme, n'a pas voulu distraire de troupes pour aider les Anglo-Franco-Belges à Ypres. C'est qu'il considère que c'est sur la Somme, où les Américains viennent renforcer les Franco-Anglais, que va se produire, croit-il, l'action décisive qui doit obliger l'état-major allemand à renoncer à conquérir le dernier morceau du territoire belge encore inviolé. De fait, ils n'y arriveront pas. Cependant, la grande offensive alliée qui doit vaincre l'Allemagne n'est pas encore pour tout de suite. Il est manifeste qu'après Ypres, les Allemands veulent utiliser les forces libérées par la paix avec la Russie pour un effort suprême plus au sud.

Jean-Baptiste est incorporé le 10 Octobre 1911 jusqu'au 4 Novembre 1913.

Rappelé par la Mobilisation Générale du 1^{er} Août 1914, arrive aux armées à Romans (Drôme) le 3 Août 1914 et sera libéré le 11 Août 1919.

- A l'intérieur simple du 3/8/14 au 6/8/14. Malade le 7/8/14,
- Aux armées NE du 7/8/14 au 15/1/15 (5^{ème} RI Coloniale),

Extrait de l'Histoire du 5^{ème} RI coloniale.

Ayant quitté la région Woëvre - Hauts-de-Meuse, le régiment est dirigé sur l'Argonne. Le 2 janvier 1915, il est aux environs de Vienne-le-Château et doit relever des unités très éprouvées occupant le bois de la Gruerie. Sur ce front, les combats battent leur plein ; l'ennemi, qui a rassemblé là ses meilleures troupes, fait des efforts désespérés pour se frayer un chemin vers le sud et s'emparer des voies conduisant à Verdun. La lutte a pris un caractère d'une extrême violence. Dans la forêt très touffue, les tranchées se sont rapprochées à quelques mètres les unes des autres ; la fusillade est intense, les bombes et les grenades tombent sans cesse, la guerre de mines est commencée.

Pour ajouter encore aux difficultés imposées aux troupes, une pluie glaciale tombe sans fin. Dans les tranchées, les hommes sont dans la boue jusqu'à mi-jambe; les blessés qui tombent meurent enlisés, il est impossible de leur porter secours.

5 Janvier 1915 - Bois de la Gruerie : Combat de la Fontaine-aux-Charmes

C'est à ce moment que le régiment entre en ligne. Le 5 janvier 1915, le 2^e bataillon, qui est arrivé la veille à La Harazée, pour relever des unités en secteur, reçoit l'ordre de s'engager immédiatement pour reprendre les positions dont l'ennemi vient de s'emparer au bois de La Gruerie en avant de La Fontaine-aux-Charmes. La 6^e compagnie est aussitôt lancée à l'ennemi. Par une attaque vigoureuse, elle parvient à le refouler, mais sans pouvoir néanmoins reprendre intégralement le terrain perdu. Soumise à un tir violent de mitrailleuses, elle subit de lourdes pertes qui arrêtent sa progression ; elle réussit cependant à s'accrocher au terrain. Renforcée par un peloton de la 9^{ème} compagnie, elle reprend presque aussitôt sa marche en avant ; mais, après une légère progression, elle doit s'arrêter de nouveau, décimée par le feu ennemi. La 7^{ème} compagnie reçoit alors l'ordre de contre-attaquer sur le flanc droit de notre ligne. Accueillie par un tir nourri de grenades ennemies, elle ne peut progresser et ses pertes sont sévères. A son tour, la 10^{ème} compagnie prononce une contre-attaque sur le flanc gauche de la position, mais également décimée par le feu des mitrailleuses, elle doit s'arrêter et s'accrocher au terrain. Devant l'impossibilité de pousser plus avant, les unités se retranchent sur place et organisent le terrain reconquis au prix de durs efforts et de pertes sensibles. L'organisation continue les jours suivants et le régiment reste en ligne jusqu'au 15 janvier dans des conditions extrêmement pénibles.

Jean Baptiste, blessé ou gazé est évacué le 16/1/15

- A l'intérieur simple du 16/1/15 au 7/8/15, détaché et mis à disposition de la maison Gaillet et Mistral à Lyon du 8/8/15 au 31/1/18. Sans doute pour lui permettre de récupérer et travailler pour l'effort de guerre dans une industrie réquisitionnée. Quand il est jugé apte, il repart au front.
- Passé au 86^{ème} d'Artillerie lourde le 1/7/17.
- Passé au 221^{ème} RAC le 1/2/18. Un régiment d'artillerie de campagne est équipé de canons de 75, est très près du front pour soutenir les fantassins par des tirs tendus et dans la fumée des combats, le téléphoniste qu'il est, rampe dans la boue pour réparer les fils posés au sol et coupés par les balles ou les obus. Son action est très importante car sans lui l'artillerie est aveugle, ne pouvant être guidée par ceux des premières lignes.
- Aux armées NE du 1/2/18 au 30/9/18, au 221^{ème} RAC comme téléphoniste, cité le 10/08/18.

Il est cité à l'ordre du régiment

Télégraphiste de la plus grande bravoure et d'un dévouement absolu a assuré l'entretien des lignes téléphoniques de l'infanterie sous un violent bombardement, malade a continué son service avec un courage assurant sa mission en toutes circonstances. Croix de guerre, étoile de bronze ;

Jean-Baptiste est blessé le 4 septembre 18 à Balieu les Fismes, à la jambe droite par un éclat d'obus.

Extrait de l'histoire du 221^{ème} RAC

L'artillerie allemande, qui exécute des tirs d'interdiction très denses de jour et de nuit, coupe à chaque minute toutes les lignes téléphoniques reliant l'arrière à l'avant; il faut à tout prix maintenir en état de fonctionner celle qui va de nos batteries à l'infanterie. Les téléphonistes du régiment y parviennent au prix de lourdes pertes en s'exposant volontairement pour assurer la transmission rapide des renseignements importants : c'est grâce à leur dévouement que l'état major de la D. 1 peut pendant toute une journée communiquer rapidement avec l'infanterie, les autres lignes étant hachées par le bombardement. Le travail exécuté par les téléphonistes d'artillerie ne sera jamais assez mis en évidence, les services rendus par ces braves sont inappréciables. Hélas ! Trop nombreux sont ceux qui ont payé chèrement la besogne presque obscure qu'ils accomplissaient. Le téléphoniste Dupuy, 23^{ème}, qui répare onze fois de suite, une ligne, est blessé à la douzième opération ; il chante pendant, qu'on l'évacue. Le brigadier Peyraud et le téléphoniste Lancelle, du 1^{er} groupe, le maréchal des logis Douret, et les téléphonistes Cerberat du 2^{ème} groupe, et (ici le nom de Jean-Baptiste) du 3^{ème} groupe donnent de beaux exemples de courage.....

Le 16 septembre 1918, le 2^{ème} groupe est bombardé sans interruption par obus toxiques. Les lieutenants Husse et Cruse, commandant les 25^{ème} et 26^{ème} batteries, qui sont en position sous des futaies, au nord-ouest de Cour-tai-Vin, obtiennent de leur personnel, depuis huit jours, un effort admirable ; mais l'ypérite a rendu leurs positions intenable ; c'est pourquoi, le 17 au soir, le 2^{ème} groupe déplacé vers la gauche s'installe au sud-est de Fismes. Presque tous les hommes de l'état-major du groupe sont évacués pour intoxication; le lieutenant Berger montre pendant cette période pénible une endurance et une énergie extraordinaires; le chef d'escadron Renard, quoique fortement gazé, ne veut pas quitter son poste de combat ; pendant plus de dix jours il doit recevoir les soins assidus du médecin-major de 2^{ème} classe Boucaut, qui a été pendant toute cette période d'un dévouement au-dessus de tout éloge et s'est prodigué sans souci du danger. A la 26^{ème} batterie, le maréchal des logis Labat, chef de section, le servant Decaen et le conducteur Lamoureux font preuve d'une rare énergie ; le servant Carrau, renversé et étourdi par l'éclatement d'un obus continue le tir dès qu'il a repris connaissance.

Le 20 septembre 1918 le front de la D. I. étant déplacé un peu vers la gauche, le groupe Favre est porté en avant, dans le ravin de la Petite-Logette ; le 2^{ème} groupe reste en place et le groupe Maréchal va prendre position à l'est de Perles. le déplacement a lieu par un beau clair de lune, un avion boche lance des fusées éclairantes au-dessus des 27^{ème} et 28^{ème} batteries, sur lesquelles, peu après, s'abat un bombardement assez nourri; un obus tombe à côté d'une pièce attelée de la 27^{ème} batterie, les trois conducteurs Grandjean, Huss et Vernet sont blessés, leurs chevaux, pris de frayeur, partent au galop avec le canon, qui est, heureusement arrêté, pas bien loin dans un trou d'obus le lieutenant Cleenewerck fait serrer sa batterie contre un talus et par sa présence d'esprit et son sang-froid évite des pertes.

Le 24 Septembre 1918, l'ennemi attaque sur notre droite, les batteries, dont la vigilance n'est pas en défaut, déclenchant rapidement la contre-préparation et exécutent des tirs très denses, jusqu'au moment où la sécurité de notre première ligne est rétablie. Nous commençons à préparer une attaque générale que la V^{ème} armée commandée par le général Berthelot doit prononcer et dont la 62^{ème} D. I. à l'extrême-gauche, forme le pivot ; le ravitaillement, en munitions des batteries du régiment, et de celles qui doivent le renforcer est poussé activement pendant plusieurs nuits consécutives par les C. R. des trois groupes. Malgré son extrême fatigue, le groupe Renard vient occuper une nouvelle position au nord-ouest, de Fismes.

La première phase de l'attaque a lieu le 30 septembre. Nous exécutons des tirs d'accompagnement et, des barrages en obus fumigènes ; nos fantassins s'emparent de la sucrerie d'Hauterive où ils font des prisonniers. Mais les Italiens à notre gauche n'ayant pas progressé, les Boches nous contre-attaquent de ce côté et reprennent la sucrerie. Le colonel Roussel, commandant, l'A. D. fait intensifier les tirs de harcèlement et d'interdiction pendant la nuit, et, le 1^{er} octobre, au matin, la deuxième phase de notre attaque commence. Après une violente préparation d'artillerie de trente minutes, et, sous la protection de notre barrage mouvant, l'infanterie se porte en avant.

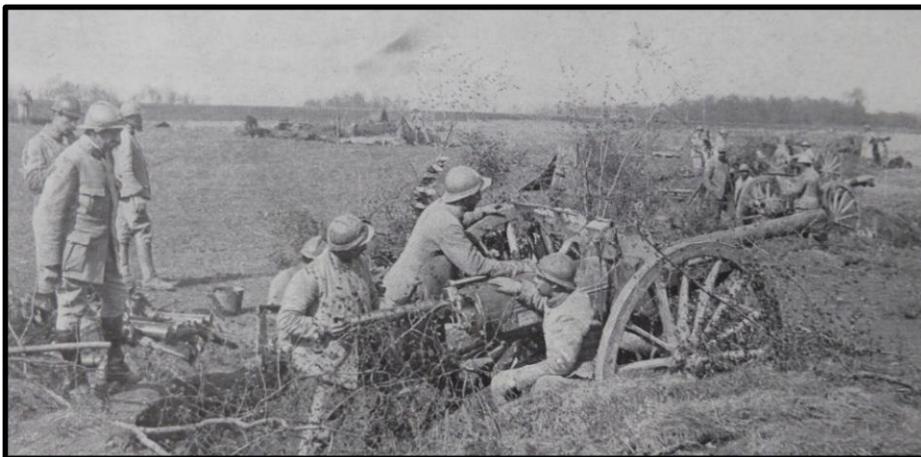
Elle s'empare de tous ses objectifs ; nous bordons maintenant, le canal c'est la lutte en secteur qui va recommencer pendant quelques jours seulement,

Le 3 octobre, le groupe Favre se porte en avant et met en batterie au nord de Blanzyles-Fismes ; il y est, rejoint le lendemain par le groupe Maréchal, tandis que le 2^{ème} groupe est envoyé, au cours de tir de Soudé-Sainte-Croix. Le maréchal des logis Surreau, le trompette Bonnerat, le conducteur Calfort, de la 23^{ème}, vont enlever, sous le feu des mitrailleuses, un canon ennemi abandonné dans nos premières lignes. Le 5, l'infanterie de la 62^{ème} D.I., est relevée ; nous restons en position; nous sommes à notre tour envoyés au repos dans la nuit du 9 au 10 octobre.

Jean-Baptiste est évacué le 1^{er} Octobre 1918, de nouveau blessé ou gazé.

- A l'intérieur simple du 1/10/18 au 9/10/18, c'est-à-dire au repos.
- Aux armées du NE du 10/10/18 au 15/7/19 au 221^{ème} RAC. Il termine la guerre à poursuite des Boches et à l'armistice il est proche de la frontière.
- Passé au 5^{ème} régiment d'artillerie de campagne le 10/12/18. Les régiments se regroupent.
- A l'intérieur simple du 16/7/19 au 11/8/19
- Libéré le 11 Août 1919.

Jean-Baptiste disait avoir été blessé 5 fois et en gardait des séquelles.



Batterie de 75
en campagne

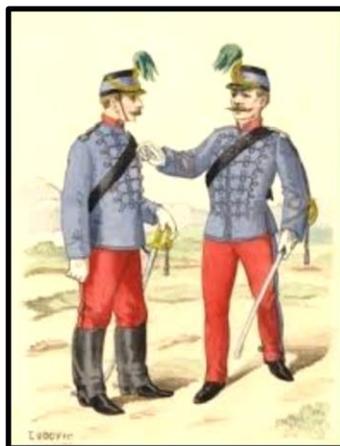


Le matériel du téléphoniste
(Musée de Péronne)

Félix est incorporé le 7 Janvier 1916 et rejoint son régiment de cavalerie le 8 Janvier 1916. Il restera au 4^{ème} régiment de chasseurs à cheval d'Afrique et sera libéré le 26 Septembre 1919.

- Intérieur simple du 9 Janvier 1916 au 19 Août 1916
- Aux armées NNE du 20 Août 1916 au 20 Septembre 1919 au 4^{ème} régiment de chasseurs à cheval.

La campagne du 4^{ème} régiment de chasseurs d'Afrique dans les Balkans est un roman d'aventure et d'histoire car il passe dans tous les lieux célèbres de la Grèce antique. (Pharsale, Thermopyles...) Chevaux et cavaliers ont été soumis à rude épreuve, terrain difficile, populations hostiles ou indifférentes, chaleur ou frimas et malaria. Embuscades, charges au sabre, la guerre est bien présente. En 1919, le régiment se retrouve face aux armées bolcheviques pour le contrôle du sud de l'Ukraine et embarque à Constantinople pour revenir à Bizerte en Septembre 1919.



Images du 4^{ème} régiment de chasseurs à cheval

Extrait de l'histoire du 4ème Chasseur d'Afrique du 27 mai au 23 juillet 1917

Occupation de la Thessalie, Avance en Phthiotide et Phokis (Vieille Grèce). COMBAT DE LARISSA, PHARSALE, LES CYNOSCÉPHALES ET LES THERMOPYLES

Le régiment fait partie du Groupement de cavalerie (1^o, 4^o, 80 Chasseurs d'Afrique et Spahis marocains) commandé par le Colonel de Fourtou. Il stationne aux environs de Servia (limite de la zone neutre) du 27 mai au 9 juin. Le 6 juin, le Lieutenant-Colonel Dugué-Mac Carthy prend le commandement du régiment. Affecté à la D. P. Venel, le Groupement pénètre en Thessalie le 10 juin. 12 juin.

Combat de Larissa

Le régiment fait partie du gros du Groupement qui occupe la ville, les casernes et désarme la Division hellénique. Une partie de celle-ci fuit au Sud des casernes et tire sur les cavaliers. Le 1^o escadron (Capitaine Dupeyron) poursuit et sabre les fuyards, fait prisonniers 4 officiers et un groupe d'hommes, et, avec les Spahis marocains, participe à la prise du Colonel et du drapeau du 5^o evzones. Ce drapeau est apporté au G. Q. G. à Salonique par le Lieutenant de la Maillauderie du 4ème Chasseurs d'Afrique. Par Pharsale, où le régiment traverse le 24 juin le champ de bataille de l'an 48 avant J.-C., et celui des Cynoscéphales (364 et 197 avant J.-C.), pénétration en Phthiotide et Phokis. Le régiment occupe Lamia, le port de Stylys sur la Mer Egée et garde la voie ferrée Athènes-Salonique dans le Secteur Styrphaka-Lianokladi-Mustapha-Bey. Ce dernier village est à l'entrée du célèbre défilé des Thermopyles (bataille de 480 avant J.-C.) et au pied du Mont Ceta.

Séjour à Armensko-Pisodéri (du 16 août au 25 octobre) ou deuxième Rentrée en Macédoine
Le groupement de cavalerie est dissous le 23 juillet. Par Pharsale, Larissa et Servia, le régiment vient occuper du 6^o août au 25 octobre Armensko et Pisodéri à l'Ouest de Florina. Ses effectifs sont de plus en plus réduits par le paludisme.

Jean-Louis est incorporé le 2 Octobre 1910, comme chasseur à cheval, et libéré le 27 Septembre 1912. Il est déclaré chasseur de 1^{ère} classe 27/9/11

Rappelé par la Mobilisation Générale du 1^{er} Août 1914, arrive aux armées le 2 Août 1914, et sera libéré le 10 Mars 1919.

- Intérieur 8/8/14 au 19/8/14
- Aux armées 20/8/14 au 19/8/16 ; au 14^{ème} régiment de chasseurs.
- Campagne d'Alsace, bataille de la Marne, Picardie, Champagne, Verdun
- Intérieur du 20/8/16 au 23/2/17
- En mer du 24/2/17 au 2/3/17 : en route pour l'Orient
- Passé au 29^{ème} de Dragons le 14/4/17
- Orient du 3/3/17 au 2/3/19
- En mer du 3/3/19 au 10/3/19 : retour des Balkans.

Le livret militaire de Jean-Louis est lacunaire et semble incohérent, il montre cependant que ce cavalier a traversé tous les fronts dont 2 années dans les Balkans, par-delà les mers. Bien que ni le 14^{ème}, ni le 29^{ème} dans leurs historiques participent à l'armée d'Orient, Jean-Louis se retrouve dans les Balkans. Il en ramènera paludisme et entérite dysentérique.

Extrait de l'Historique du 14^{ème} régiment de chasseurs

Le 14^{ème} régiment de chasseurs à cheval, commandé par le colonel Baratier, à l'effectif de 30 officiers, 652 hommes et 672 chevaux, mobilisé comme troupe de couverture, quitte **Dôle** par chemin de fer, le **1^{er} août 1914**, pour se rendre à **Morvillars, à l'est de Belfort**.

L'uniforme ennemi lui apparaît dès le lendemain, sous la forme de deux cavaliers allemands faits prisonniers à **Jonchery** dans une patrouille qui a tué un caporal du 44^{ème} de ligne.

Pendant deux semaines, en liaison avec le 7^{ème} corps d'armée, la 8^{ème} D. C. parcourt toute la ligne entre **Altkirch** et la frontière, multipliant les reconnaissances et les détachements de découverte. Ceux du 14^{ème} chasseurs, en particulier, poussés audacieusement vers l'ennemi, ont de fréquentes rencontres avec ses éléments légers.

Le **20 août**, à 9 heures, le régiment a l'honneur de participer à la deuxième entrée de nos troupes à **Mulhouse**, où il est accueilli avec enthousiasme par la population. De là, il est ramené en arrière et, par **le col de Bussang**, se dirige sur **Remiremont**, où il prend, **du 27 au 20 août**, trois jours de repos bien gagnés.



Images du 14^{ème} régiment de chasseurs et du 29^{ème} régiment de dragons

L'arme des dragons est le sabre ou la lance ?

Jean-Louis nous laisse un témoignage de sa guerre dans une petite photographie commentée au dos, ce qui est reproduit ci-après.



6 Octobre 1918 pendant
la deuxième attaque
de Champagne
Vernier Jean-Louis

Extrait de l'Histoire du 14^{ème} régiment de chasseurs

Le 24 juillet, tout en continuant à tenir les tranchées, la 8^e D. C. va cantonner dans la région de Fère-Champenoise, le 14^e chasseurs à Pleurs. Le 31 août, la division tout entière monte à cheval pour se porter dans la région d'Arcis-sur-Aube, où elle va se préparer à l'offensive de septembre. Le 23 septembre, elle se rapproche du front d'attaque et s'établit au bivouac entre Saint-Rémy et Somme-Tourbe.

Hélas ! le 6 octobre, il faut encore abandonner l'espoir, chèrement attendu jusque-là, de la percée et de la poursuite ; le 9, les chasseurs sont enlevés en camions pour aller occuper les tranchées de la Main-de-Massiges, récemment conquises à l'ennemi et sur lesquelles, il s'acharne avec son artillerie ; le 13 octobre, le capitaine de Missery est tué par un obus.

Joseph est incorporé le 2 Octobre 1912, au 12^{ème} régiment de hussards, et sera libéré le 11 Août 1919.

Cité à l'ordre du régiment le 1^{er} Février 1919 : Soldat très dévoué qui pendant plus de 4 ans a montré un moral toujours égal et un entrain inlassable.

Passé directement du service militaire à la guerre, Joseph a participé à la campagne d'Alsace, à la bataille de la Marne, à la course à la mer, aux batailles de l'Artois, au chemin des Dames et aux contre offensives de 18, et à l'occupation de l'Allemagne.

Extrait de l'Histoire du 12^{ème} régiment de Hussards

Le 15 Août 1918, la mission de la D. I. fut de maintenir et d'organiser les positions conquises le 13 et le 14 sur le plateau de l'Écouvillon et de s'assurer définitivement la possession de la position Ferme d'Attiche-Monolithe. Le Général de Division donna à 17 heures l'ordre au Capitaine BAILLY commandant la cavalerie de la D. I., d'aller organiser sur la ligne de la Ferme de la Cense - carrières de Montigny, une ligne de repli entre le 369^e & le 283^e R. I., la liaison n'étant pas établie entre ces deux régiments. Il s'agissait avec 2 compagnies du Génie et 1 compagnie du 32^e R. I. T. qui lui furent adjointes, de garder la ligne allant de la Ferme de la Cense aux Carrières de Montigny en organisant de petits îlots de résistance : 1) au carrefour de la route Chevincourt-la-Cense à 200 m. S. E. de la ferme ; 2) au carrefour 200 m. N. du grand arbre Clair ; 3) entre les 2 carrières de Montigny à

Antoval. L'ordre était de tenir coûte que coûte cette ligne en cas de repli de nos troupes, de les recueillir et de compléter la défense avec les S. M. repliées.

Le 18 Août, la 67^e D. I. ayant été relevée par la 58^e D. I., le groupement **BAILLY** quitta la position, et regagna Clairvoix. Le groupe avait perdu, au cours de ces opérations du 10 au 20 Août 7 tués et 18 blessés.

Citation du régiment du 16 OCTOBRE 1914 :

Le Général Commandant la 2^e Armée adresse ses félicitations à la Division de Cavalerie :

« Dans les journées des 9, 10 et 11 Octobre, cette division ayant renvoyé ses chevaux vers l'arrière, a participé sous un feu violent à la défense des villages de Fonquevillers, Hannescamps, Bienvillers et Berles-au-Bois et a exécuté la lance à la main de brillants assauts contre Monchyau-Bois. Elle a fait preuve pendant ces journées d'un entrain admirable en même temps que d'une opiniâtre ténacité se dépensant sans compter au profit des Corps voisins. Elle a rendu à l'Armée les plus signalés services. »

Le Général Commandant la 2^e Armée,
Signé : **de CASTELNAU.**



Les trompettes du 14^{ème} régiment de Hussards

Marius est incorporé le 28 Novembre 1913, en campagne dès le 2 Août 1914.

Il est au 5^{ème} régiment d'infanterie coloniale et participe à la bataille de Champagne.

Il sera tué le **27 Septembre 1915** pendant cette bataille de Champagne à Souain. Son père recevra la somme de 150 francs du ministère de la guerre.

D'après un descriptif de la bataille de Champagne

Tout près du moulin, le 5^{ème} régiment colonial a enlevé les retranchements qui défendent la route de Somme-Py et le bastion de **Souain**, pendant que le 1^{er} régiment progresse vers la ligne des crêtes de la vallée de la Py, qu'il a mission de couronner. Mais, après une marche extrêmement rapide, force est aux deux régiments de s'arrêter aux abords des inaccessibles positions de la seconde ligne allemande.....

Les 27 et 28 septembre 1915, nous cherchâmes encore vainement à faire brèche dans la deuxième position allemande, bien que les effectifs eussent d'abord paru assez faibles sur toute la partie abordée par la 4^e Armée.

On se battit sans répit sur toute la largeur du front. Autour de la ferme de Navarin, coloniaux, tirailleurs marocains et chasseurs à pied s'élançèrent en de furieux assauts.

Le 28 du côté de Somme-Py, le 1^e régiment colonial était parvenu un moment à entamer la deuxième position allemande avec l'aide des tirailleurs sénégalais. A l'Épine de Vedegrange, quelques braves du 16^e régiment d'infanterie pénétrèrent également dans la position et commencèrent à l'explorer. Payant d'audace, le sergent Le Lorrec et le caporal Launay forcèrent même à se rendre les Allemands qu'ils rencontrèrent, et ramenèrent ainsi trente prisonniers.

Mais partout nos soldats se heurtaient à des organisations défensives dont la valeur n'avait pu être exactement appréciée, à des fils de fer intacts, à des tranchées à contre-pente. N'existait-il pas un endroit plus vulnérable, un défaut de l'armure dans cet impénétrable système de fortifications ?

Un moment, le général de Castelnau pensa l'avoir trouvé et il ordonna de chercher la rupture entre la butte de Tahure et la route de Saint-Soupplets par une action d'ensemble bien préparée et méthodiquement menée.

Mais le mauvais temps, l'impossibilité de régler le tir de l'artillerie, une liaison insuffisante entre l'infanterie et l'artillerie, l'arrivée de renforts ennemis ajoutaient encore aux difficultés qui s'accumulaient devant nous depuis quatre jours.....



Souain en Champagne

Marius a disparu dans la bataille de Souain, brave soldat qui n'écoute que son devoir, mais que la guerre a arraché à sa famille. Il tombe dans la boue, sous la mitraille en se demandant pourquoi lui, pourquoi ici, pourquoi cette guerre ?

La chanson « Le petit soldat » est celle de Marius

Il était une fois un petit soldat qui n'était pas de bois
Et qui avait pris froid dans une tranchée de terre
Son cœur pris entre deux pierres
Mourir pour défendre sa terre ou vivre en solitaire
Et regarder partir ses frères
Il se disait pourquoi la vie m'a amené là
Pourquoi mes ennemis, hier étaient mes amis
Et qui m'a amené jusqu'ici
Moi le petit soldat, aurais-je cru un jour
Manquer à ce point d'amour et tant redouter le jour
De la bataille, le bruit de la mitraille, la peur qui le tenaille
Sous les cris de terreur, du bruit de la fureur
Il avançait tout droit, mais comme un pantin de bois
Qu'une main imaginaire tenait au ras de terre et pour tenir le coup,
Et pour tenir debout jusqu'au point de rendez-vous
De la bataille, l'angoisse qui l'assaille, lui perce les entrailles
A mesure que ses pas traçaient dans la boue des marques de dégout
Il tomba à genoux et peu à peu son souffle court
S'éteignit sans un discours dans un cortège de souvenirs
Il n'avait pas eu le temps de lui dire que l'important
N'avait jamais été qu'elle
Il était une fois un petit soldat qui n'était pas de bois
Et dont le côté droit avait inondé la terre
Du sang coulant de ses chairs
C'est le destin ordinaire d'un petit militaire.

Chantée par Lucid Beausonge, voir « youtube »

Le retour à la paix

Les extraits des documents présentés montrent l'âpreté des combats, on ressent les erreurs d'une hiérarchie qui n'a pas réalisé la puissance mortelle des mitrailleuses et qui rêve de batailles comme au temps de Napoléon, sabre au clair. Les tranchées interdiront ces charges qui perdureront dans les Balkans. Comme les boches n'avaient pas été détruits complètement, (le territoire allemand était intact) la peur d'une reprise de la guerre a maintenu sous les drapeaux la plupart des soldats jusqu'en Août 1919, et ils ont enfin retrouvé leurs villages.

Dans les villages les femmes et les anciens ont fait le travail des absents, le dur travail de la terre avec souvent le manque de chevaux, chevaux qui ont payé un très lourd tribut à cette guerre.



Les trois sœurs ont certainement participé aux travaux des champs

Le bilan de la guerre est très lourd, en France, 7 900 000 de mobilisés, 1 400 000 tués, 4 300 000 blessés ou invalides, le manque d'hommes est évident à la fin de cette guerre.

Adeline qui a épousé Jean-Louis avant la guerre (22/11/1913), retrouve son époux. Ils ont deux enfants, mais affaibli par la guerre Jean-Louis meurt en 1934.

Emma a épousé Joseph le 2/10/1920, ils ont trois enfants, Joseph meurt en 1942.

Joséphine qui n'a pas retrouvé Marius, a épousé Jean-Baptiste en Décembre 1919, ils ont deux enfants.

Mais la guerre rôde et bientôt une nouvelle guerre déferle sur la France. Ultime épreuve pour Jean-Baptiste le poilu de la Grande Guerre, quand en 1942, il conduira, en charaban, son fils aîné au train pour l'Allemagne, contraint et forcé par les accords iniques de l'époque.

Les Compagnons de Maître Jacques
vous donnent rendez-vous lors de leurs manifestations de l'été
et à la rentrée pour les cahiers de Maître Jacques n°2

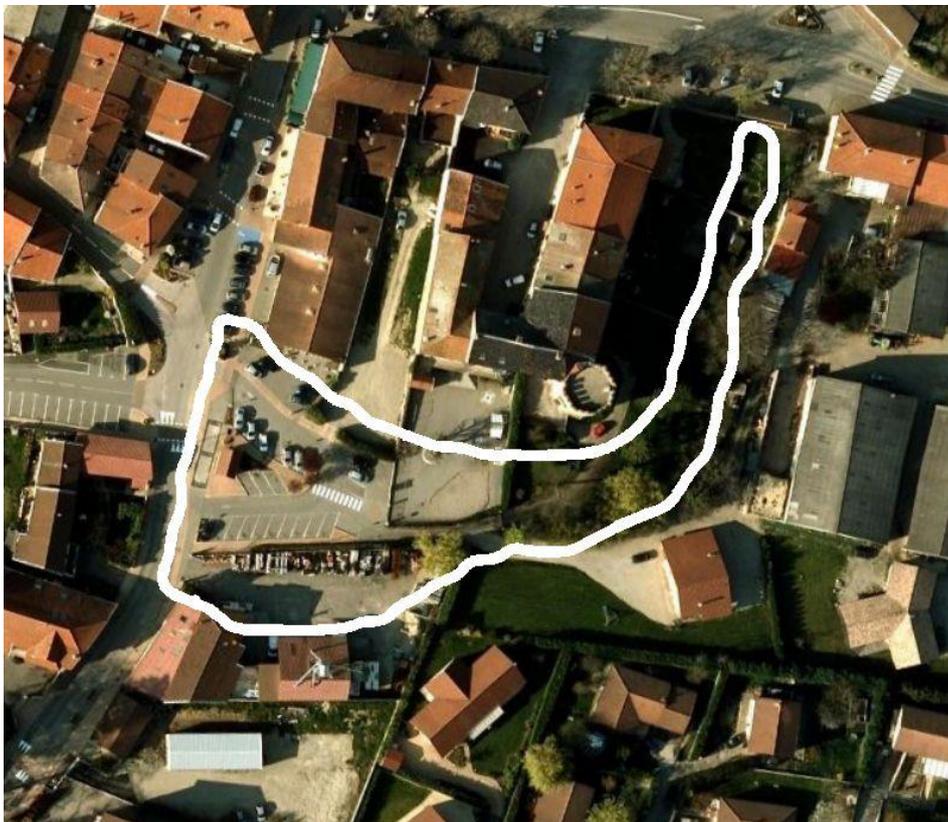
Pour ceux qui aiment l'histoire, ils vous attendent
le premier Mercredi de chaque mois
à la chapelle du Château, au fond de la cour des Comtes de Savoie.

Courriel : cmj@cmj-stgeorgesdesperanche.fr

Site : www.cmj_stgeorgesdesperanche.fr



Les douves (le Terreau) du château. (Photo A.J. Taylor, 1950)



Extension des douves en 1950